LE FILS

DE Mr GODARD

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET DECOURCELLE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 29 novembre 1855.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1855

Les auteurs et les éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction et de reproduction à l'étranger.

76284

Distribution de la Pièce.

RENAUD DE VILLIERS, colonel en retraite	MM.	LAFONT.
GODARD, ancien notaire		FÉLIX.
GASTON DE VILLIERS		LAGRANGE.
HENRI GODARD		LABA.
DELAUNAY		ALERME.
GIRARD		SPECH.
UN TÉMOIN		LINGÉ.
ESTELLE, femme de Godard, en deuxièmes noces	Mmes	LUTHER.
MARIANNE PIMENT, vieille bonne		GUILLEMIN.

La scène est de nos jours et se passe à Paris, au premier acte chez Godard, aux deuxième et troisième, chez Renaud, à l'hôtel des Princes.

S'adresser, pour la mise en scène exacte de cette pièce, avec plans de décors, etc., par lettre affranchie, à M. ALEXANDRE MAY, rédacteur de l'*Album théâtral*, 27, rue de Valois, Palais-Royal, à Paris.

Digitized by Google

LE FILS DE M. GODARD.

ACTE PREMIER.

Chez Godard. — Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, seule.

(Au lever du rideau elle est endormie sur son tricot. Une lampe brûle à côté d'elle; six heures sonnent à la pendule. — Se réveillant au bruit de la sonnerie.)

Hein?... plaît-il?... Je crois qu'on a sonné. (Elle va ouvrir la porte du fond.) Non!... D'ailleurs, Toinette est dans l'antichambre.... Tiens! il fait jour, il fait grand jour, il faut que j'éteigne ma lampe; je m'étais endormie. (Elle s'assied près de la cheminée.) Comment, six heures! et madame n'est pas encore rentrée du bal? Eh bien!... c'est gentil!... aller au bal, quand son mari est en voyage!... et dire que monsieur tolère des choses pareilles!... Ah! du vivant de ma première maîtresse, quand monsieur était notaire à Péronne, c'était autre chose... monsieur ne laissait pas faire un pas à madame sans lui; elle n'allait au bal qu'une fois l'an, chez M. le maire, à la fête du roi ou quand on prenait Constantine... Je sais bien que ça n'a pas empêché madame... (Elle se lève.) Mais monsieur ne l'a jamais su, grâce au ciel! Et puis, si ma pauvre maîtresse a péché, c'est que le diable l'a voulu... tandis que la nouvelle, à qui on laisse ses coudées franches... M. Godard... M. Godard... j'ai bien peur qu'en changeant de système, vous n'ayez fait que changer la forme de votre chapeau! (Écoutant.) Ah! cette fois-ci, on sonne; la voilà... ce n'est pas malheureux... (Estelle paraît au fond, au bras de Gaston.) Avec un jeune homme!...

SCÈNE II.

MARIANNE, GASTON, ESTELLE, en toilette de bal.

ESTELLE *.

Je vous suis bien reconnaissante de votre escorte, Monsieur, car sans vous j'aurais été obligée de revenir seule.

* E. G. M.

Digitized by Google

MARIANNE.

Seule!.. Pourquoi donc Madame n'est-elle pas revenue avec madame de Varennes, comme elle l'avait dit?

ESTELLE *.

Madame Piment, vous vous mêlez toujours de ce qui ne vous regarde pas ; mais comme, par hasard, je ne suis pas de trop mauvaise humeur... ce matin... je consens à vous donner des explications... (A Gaston.) Vous permettez, Monsieur?... Vous saurez donc, madame Piment, qu'à onze heures moins dix madame de Varennes s'est sentie indisposée et a été obligée de quitter le bal... Moi, j'avais vingt promesses données de walses et de polkas, et je n'avais encore déchiré que la moitié de mes volants... Or, comme je ne quitte jamais le bal que quand ma robe menace de me quitter, j'ai accepté le bras de monsieur Gaston de Villiers; Monsieur est l'ami et le parent de madame de Varennes; il est mon voisin et il walse dans la perfection; maintenant, vous me permettrez, n'est-ce pas, de renouveler à monsieur de Villiers mes remerciements pour son obligeance et sa bonne grâce.

GASTON.

Des remerciements, Madame, pour un bonheur que chacun a dû m'envier... D'ailleurs, si quelqu'un m'en doit ce n'est certes pas vous, ce sont toutes ces dames qui, grâce à moi, ont pu prendre une plus longue leçon d'élégance; ce sont ces messieurs, qui ont pu vous voir et vous admirer plus longtemps. (Serrant quelque chose sur son cœur.) Quand à moi, Madame, ah! je suis trop payé.

ESTELLE riant.

Alors, Monsieur, pour m'acquitter tout à fait, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit ou plutôt une bonne journée.

GASTON.

Pour qu'il en soit ainsi, Madame, je n'aurai qu'à me souvenir. (Il salue et sort.)

SCÈNE III.

MARIANNE, ESTELLE **.

MARIANNE, dans ses dents.

Gnian, gnian, gnian, gnian, gnian.

ESTELLE.

Vous dites?

MARIANNE.

Je dis, je dis...

ESTELLE.

Assez...

* G. E. M.
** M. E.

MARIANNE.

Comment, as...

ESTELLE.

Trop.

MARIANNE.

Je ne savais pas encore que de bons avis... de sages conseils...

ESTELLE.

Mais je ne vous en demande pas, madame Piment!...

MARIANNE.

Mais il est de mon devoir...

ESTELLE, assise à la cheminée.

Oh! que c'est ennuyeux! Voyons, quoi?... J'ai accepté le bras d'un jeune homme.... Dieu que j'ai froid aux pieds!... Mais vous n'avez donc pas entendu que madame de Varennes s'est trouvée mal!... qu'il n'était qu'onze heures moins dix!... que ce jeune homme est son parent, son ami, mon voisin!

MARIANNE.

Et qu'il walse dans la perfection... mais ce n'est pas une raison,.. Tiens!... où est donc votre bouquet... et votre mouchoir?

ESTELLE.

Ils ne sont pas là?... je les aurai sans doute oubliés, perdus... Mais non, au fait, je les avais en partant du bal; je les tenais de la main droite, et ma robe de la main gauche, comme ça!... Ah! je me souviens!... je les ai donnés à M. Gaston, quand je suis montée en voiture.

MARIANNE.

Heun!...

ESTELLE.

Quoi?... Heun? aimiez-vous mieux que je laisse aller ma jupe contre les roues? Ce jeune homme aura oublié de me rendre ces objets... Voilà tout.

MARIANNE.

Oublié, plus souvent!

ESTELLE.

Que voulez-vous dire!

MARIANNE.

Je veux dire que voilà ce qu'il entendait par : Je suis trop payé... le brigand!...

ESTELLE.

Quoi!... vous pensez que... Bath!... ça m'est bien égal, après tout; un bouquet qui a dansé toute la nuit, qu'est-ce que j'en aurais fait?

MARIANNE, avec majesté.

Ce que vous en auriez fait? mais vous l'auriez jeté par la fenêtre, Madame, au vu et au su de tout un chacun!

ESTELLE, riant.

C'est cela; pour me faire dresser procès-verbal ou pour qu'un jeune homme qui passe se croie autorisé à me le rapporter.

Digitized by Google

MARIANNE.

Mais, votre mouchoir, il n'était pas fané... et d'ailleurs, les mouchoirs, quand c'est fané, on les donne à la blanchisseuse et non pas à des freluquets... Sans compter qu'il y a votre chiffre dessus, en lettres longues de ça!

ESTELLE.

C'est vrai... et puis, il est joli ce mouchoir... Oh! mais je le redemanderai à M. Gaston!

MARIANNE.

Quand?

ESTELLE.

Quand?... demain, après-demain... Voulez-vous que j'aille le faire réveiller par la gendarmerie *?

MARIANNE.

C'est que Madame a si peu de mémoire.

ESTELLE.

Qui vous a dit cela!

MARIANNE.

Comme Madame n'a pas écrit à monsieur depuis huit jours, j'aime mieux supposer que c'est par oubli que par un autre motif.

ESTELLE.

C'est vrai... j'ai eu tant de courses à faire pour cette soirée... Pauvre ami! Soyez heureuse, madame Piment; pour ne pas l'oublier encore, je vais écrire tout de suite, avant de me déshabiller. Êtes-vous satisfaite?

MARIANNE, sérieusement.

Oui Madame.

ESTELLE.

C'est bien heureux. (Elle sort en riant, par la gauche.)

SCÈNE IV.

MARIANNE, puis GODARD.

Soyez donc une seconde mère pour vos maîtres! voilà comment ils vous en remercient... Mais je ne me rebute pas comme ça, moi; et... (Voix au dehors.) qu'est-ce que c'est que ça? Bonté divine! on dirait la voix de Monsieur! mais oui, c'est lui! Bonjour Monsieur! vous voilà donc revenu de voyage?

GODARD.

Non, madame Piment.

MARIANNE.

Comment, non?... puisque vous voilà.

GODARD.

Eh bien! puisque me voilà, pourquoi me demandez-vous si je suis revenu?...

* E. M.

MARIANNE.

Ah! ça se dit.

GODARD.

C'est un tort; c'est comme les gens qui, lorsqu'ils vous rencontrent, en uniforme, ne manquent jamais de vous demander si vous êtes de garde.

MARIANNE.

C'est vrai, ça.

GODARD.

Si ce n'était pas vrai, je ne le dirais pas... mais assez là-dessus; ma chère petite femme se porte bien?

MARIANNE.

Si elle est malade ce n'est pas d'une entorse.

GODARD.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

MARIANNE.

J'entends qu'elle a passé la nuit au bal, pendant que Monsieur gelait dans la malle-poste.

GODARD.

D'abord, madame Piment, je vous ferai observer qu'il n'y a plus de malle-poste, mais bien des wagons, dans lesquels on a très-chaud... surtout en été, et les jours où la machine fait explosion... Je vous dirai ensuite, que si ma femme est allée au bal, j'en suis ravi... Depuis que j'ai vendu ma charge, que j'ai quitté Péronne, et que j'ai fait peau neuve, j'entends me rattrapper de tous les baillements du passé. Or, comme je ne suis pas un égoïste, je veux que tout le monde soit de la fête... et si je vous ai gardée chez moi, madame Piment, c'est d'abord parce que vous êtes la plus honnête femme et le cordon le plus bleu que je connaisse, mais c'est surtout pour trouver que tout le monde a la voix douce et l'air agréable, étant donnés votre voix et votre air pour termes de comparaison.

MARIANNE.

Monsieur!

GODARD.

Pas un mot! pas un geste! vous allez me prouver que j'ai raison. Dites-moi, gracieuse madame Piment, est-il venu des lettres pour moi?

MARIANNE.

Oui, Monsieur; en voilà une, qu'est arrivée hier au soir... (Elle tire une lettre de sa poche.) Même qu'elle vous était adressée à Péronne, et qu'elle vous a été retournée ici.

GODARD, prenant la lettre.

Sans doute quelque ancien client. . L'écriture d'Henri, de mon fils!... Cher enfant! (Il lit.) Ah! mon Dieu!

MARIANNE.

Est-ce qu'il serait malade?

GODARD, il se lève.

Lui, malade?... un gaillard que vous avez nourri.

MARIANNE, naïvement.

C'est ce que je me disais aussi.

GODARD, lisant.

« Mon père bien-aimé, mes études sont terminées, je quitte « Rome dans huit jours, je serai le 15 courant à Paris, où je « passerai deux jours, et le 18 à Péronne, dans notre bonne « vieille maison, et dans les bras de mon père chéri... » Le 18; mais c'est aujourd'hui; il va partir dans quelques heures, il n'y a pas un instant à perdre; Madame Piment, vous....

MARIANNE.

Pardon, Monsieur, pourquoi donc monsieur Henri ne vous a-t-il pas écrit tout bonnement ici, à Paris?

GODARD.

Pourquoi?... pour cent raisons... une entre autres, c'est qu'il ignore que je ne suis plus notaire, que je suis parisien et remarié.

MARIANNE.

Comment, vous ne lui avez pas dû seulement envoyé un faire part?

GODARD.

Non, madame Piment.

MARIANNE.

Et pourquoi donc ça? Monsieur était donc honteux de...

GODARD.

Pas de gros mots, madame Piment; je ne suis nullement honteux d'avoir épousé une femme charmante, d'une très-bonne famille et excellente musicienne... mais, cette femme charmante, pour Henri, c'est une belle-mère; et puis, elle a dix-huit ans.

MARIANNE.

Pas encore!

GODARD.

Elle les a, et moi j'en ai quarante... (Dénégation de Marianne.) trois!...

MARIANNE.

Cinq, Monsieur.

GODARD.

Quarante-trois.

MARIANNE.

Quarante-cinq.

GODARD.

Vous croyez?...

MARIANNE.

J'en suis sûre... quarante-cinq.

GODARD.

C'est bien possible... les trois et les cinq, ça se ressemble tellement que je m'y trompe toujours... Enfin, je ne savais pas trop comment mon fils prendrait la nouvelle... Je me disais tous les jours, je lui annoncerai ça demain... mais, en hiver... les

jours sont si courts... bref, je n'ai pas soufflé mot... Mais, dites-moi, je vous avais défendu de dire à ma femme l'âge de mon fils; avez-vous suivi mes ordres?

MARIANNE.

Oui, Monsieur.

GODARD.

A la lettre?

MARIANNE *.

Ah! componctionnellement.

GODARD, se levant

Que le diable vous emporte!

MARIANNE.

Comment, Monsieur me gronde de ce que...

GODARD.

Parbleu! si vous aviez jasé, selon votre louable habitude, je serais au moins débarrassé d'un côté... Tandis qu'il faut d'ici à une heure, à jeun, que j'apprenne à ma femme que j'ai un grand fils et à mon fils que j'ai une petite femme... j'en ai chaud d'avance... Enfin, il n'y a pas à reculer... madame Piment, vous allez courir à l'adresse indiquée au bas de cette lettre, et vous m'amènerez mon fils... Pendant ce temps-là, je préparerai ma femme à la visite de l'enfant. Allez!

MARIANNE.

Le temps de prendre mon parapluie.

GODARD.

Prenez une voiture.

MARIANNE.

Pourquoi pas la poste?.. une voiture, pour faire une demi-lieue! heun! (Elle sort.)

SCÈNE V.

GODARD, puis ESTELLE.

GODARD.

Sapristi! que je suis fâché de ne lui avoir pas dit ça plus tôt. C'eût été la chose du monde la plus simple; tandis que mon silence va donner à cet aveu des proportions... Ah! je suis bien fâché de ne pas lui avoir dit cela plus tôt. Allons, du courage! (Il fait un pas vers la porte.) La réveiller pour une pareille confidence... si j'attendais qu'elle fut levée... Oui, j'aime autant qu'elle soit levée... mais le petit qui va venir... quand je dis le petit... Enfin, mon fils va arriver, et elle ne sera pas prévenue... Allons, il le faut... (Il se dirige vers la porte de gauche sur la pointe du pied... A ce moment, Estelle paraît, toujours en toilette de bal.)

ESTELLE.

Madame Piment!

* M. G.

Digitized by Google

GODARD.

Ma femme!..

ESTELLE *, apercevant Godard.

Mon mari! comment, c'est toi, cher ami. (Elle l'embrasse.)

GODARD.

Oui, ma chère Estelle, oui; j'arrive à l'instant et j'allais... mais que vois-je!.. en toilette de bal? à cette heure!..

ESTELLE.

Gronde-moi bien fort, mon ami; j'ai eu le courage de m'amuser toute la nuit, tandis que toi...

GODARD.

S'amuser n'est pas un mal... mais se fatiguer ainsi... Ah! comme je te gronderais, si j'avais le temps... et si je n'avais pas moi-même besoin de toute ton indulgence.

ESTELLE.

Mon indulgence...

GODARD, à part, après l'avoir embrassée.

C'est assez adroit!

ESTELLE.

Que veux-tu dire?

GODARD.

Je veux dire... mais asseyons-nous d'abord. (Il la fait asseoir au milieu, devant un guéridon, et se place en face d'elle.) Hum!.. Longtemps avant notre mariage... la veille, je crois, je t'ai avoué que j'avais un fils.

ESTELLE.

Oui, un enfant, que sa santé délicate t'avait forcé d'envoyer en Italie, chez un de tes amis.

GODARD.

Sa santé délicate... il est bien certain qu'il avait eu un très-gros rhume... quelques années auparavant... et que le ciel de l'Italie est excellent pour les poitrines délabrées... mais ce beau ciel n'est pas moins profitable à l'artiste qui veut connaître tous les secrets de la lumière... Or, mon fils était encore plus peintre... qu'enrhumé!..

ESTELLE.

Peintre!.. comment, si jeune?..

GODARD.

Si jeune... si jeune... c'est justement là qu'est la question... Certainement... il est très-jeune... surtout, si on le compare à des personnes beaucoup plus âgées que lui... Mais enfin, ce n'est plus un enfant... et comme tu semblais un peu effrayée d'avoir un beau-fils, dont l'âge viendrait dénoncer les quelques années que je puis cacher encore, je lui ai rabattu quelques mois de nourrice.

ESTELLE.

Comment, ce n'est que ça?

* E. G.

Digitized by Google

GODARD.

Ce n'est que cela.

ESTELLE.

Du moment qu'il ne s'agit que de quelques mois de plus... (Elle se lève et s'éloigne un peu.)

GODARD.

Quelques mois, oui; mais en assez grand nombre.

ESTELLE.

Ah!.. enfin, quel âge a-t-il? (Elle se rapproche.)

GODARD.

Quel âge?

ESTELLE.

Dis...

GODARD.

Voyons donc, il est né en... je ne me rappelle plus trop. Enfin, il est à peu près du même âge que le fils de Blanchard.

ESTELLE.

Blanchard?.. qu'est-ce que c'est que ça, Blanchard?

GODARD.

C'est juste, tu ne le connais pas... C'est un de mes confrères de Péronne, qui a un fils déjà grand... Oh! bien plus grand qu'Henri. Quoiqu'il m'annonce dans sa dernière lettre qu'il a beaucoup grandi... depuis qu'il a tiré à... hum! (Il se lève.)

ESTELLE.

Depuis?..

GODARD.

Depuis qu'il s'est retiré en Italie. Du reste, je ne t'ai dit tout cela qu'afin que tu ne lui témoignes pas trop de surprise en le voyant.

ESTELLE.

Comment, il va donc revenir?

GODARD.

Oui, prochainement.

ESTELLE.

Ah!

GODARD.

Dans dix minutes environ.

ESTELLE.

Cher petit!.. je me fais une fête de le voir.

GODARD.

Ainsi, tu ne m'en veux pas trop de ma petite perfidie?

ESTELLE.

Pas du tout... Tu paraissais trente-cinq ans... c'est un an ou deux de plus qu'on t'ajoutera; ce n'est pas une affaire... Au revoir, mon ami, je vais changer de robe; tu m'appelleras dès que ton fils arrivera; car je veux lui plaire tout de suite. Quant à lui, sa cause est gagnée d'avance: j'adore les enfants.

GODARD.

Ah! tu adores les enfants?

ESTELLE.

Tu dis ?..

GODARD.

Rien!.. rien!.. (Estelle sort.)

SCÈNE VI.

GODARD, puis MARIANNE et HENRI.

GODARD, seul.

Enfin!.. ça ne s'est pas trop mal passé. Il est vrai que je ne lui ai rien dit... C'est égal... c'est toujours un pas de fait... Maintenant, il va falloir recommencer sur de nouveaux frais. Pourvu qu'il n'aille pas me gronder ou me rire au nez... ce qui serait encore plus affligeant. C'est si étrange, un notaire qui brise sa lyre, avant d'être complétement abruti... un homme, dont le cœur est encore vert pomme, quand ses cheveux commencent à s'argenter... car ils s'argentent, mes cheveux; je les teins... mais ils s'argentent.

MARIANNE, en dehors.

Par ici, Monsieur Henri...

GODARD.

J'entends le petit!... Ah! bah! je n'ai plus peur, je suis trop heureux! (Au moment où il s'élance vers la porte du fond, elle s'ouvre, et Henri paraît, suivi de Marianne.)

HENRI *, se jetant dans les bras de son père.

Mon bon père!

GODARD.

Mon Henri! mon fils bien-aimé.

HENRI.

Si vous saviez combien je suis heureux de vous revoir et de vous trouver ainsi; (Le regardant.) car jamais je ne vous ai vu si jeune, si alerte, si élégant. Comment! des bottes vernies dès le matin, vous qui, à Péronne, n'en mettiez que les jours de fête ou de contrat.

GODARD.

Oui, en quittant le notariat, j'en ai aussi quitté la livrée; en lâchant mon étude, j'en ai secoué la poussière; bref, en quittant Péronne pour Paris, j'ai dépouillé le provincial et j'ai arboré le parisien.

HENRI.

Comment, vous n'êtes pas ici de passage?

GODARD.

Mais non... Est-ce que Marianne ne t'a pas dit...

HENRI.

Vous n'êtes plus notaire? vous n'habitez plus Péronne? vous demeurez à Paris?... vous?...

* M. H. G.

GODARD.

Sans doute! est-ce que Marianne ne t'a pas dit...

HENRI.

Marianne ne m'a rien dit du tout!

GODARD.

Vous ne pouvez donc jamais parler ou vous taire qu'à contre sens, madame Piment*?

MARIANNE.

Mais, Monsieur...

GODARD.

Quand je revois mon fils, après trois ans d'absence, me voilà forcé, grâce à votre sotte discrétion, de lui parler de moi... quand je voudrais ne parler que de lui... de son passé, de son présent, de ses rêves d'avenir! — Voyons, mon cher enfant, causons de tout cela; mais d'abord, laisse-moi te regarder à mon aise, il y a si longtemps que je n'en ai eu la joie! Voyons un peu ça... la tournure est bonne... la taille est bien prise... quand au visage, tu n'es pas d'une beauté idéale; mais tu étais si laid étant petit, que je te trouve superbe!

HENRI.

Vous ne remarquez pas combien j'ai grandi.

GODARD.

Grandi... Oh! moins que je n'aurais craint.

HENRI, étonné.

Que vous n'auriez craint!

GODARD, toussant.

Hum! je veux dire que ton grand-père maternel était d'une taille si élevée qu'il en était ridicule... et comme on tient souvent de ses grands-parents, je craignais pour toi cette infirmité; car c'en est une... surtout dans les théâtres.

HENRI.

Vous y allez donc, mon père?...

GODARD.

Parbleu, si j'y vais!

MARIANNE.

Il faut bien que Monsieur y conduise...

HENRI.

Qui donc?

GODARD, vite.

Les Péronnais qui viennent me voir... Blanchard, Durand, Fauveau, enfin tout le conseil municipal.

HENRI.

Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes ici?...

GODARD.

Mais trois mois environ. Marianne a dû te le dire.

MARIANNE.

Mais, Monsieur... j'ai cru, au contraire...

* M. G. H.

Digitized by Google

GODARD.

Vous êtes insupportable!... allez-vous-en!...

HENRI.

Comment se fait-il que dans vos dernières lettres...

GODARD.

Je t'expliquerai cela tout à l'heure; mais, d'abord, assieds-toi là, près de moi. Madame Piment!

MARIANNE.

Je m'en vais, Monsieur.

GODARD.

Qu'est-ce qui vous a dit de vous en aller?

MARIANNE.

Mais c'est vous, Monsieur.

GODARD.

Donnez-nous du madère.

MARIANNE, à part.

Il ne peut pas se passer de moi.

GODARD.

Où en es-tu de tes études?...

HENRI.

Mon Dieu, mon père, j'ai tâché de prendre à l'Italie tout ce qu'un élève peut en tirer; mais je suis encore bien loin...

GODARD.

Tu seras un grand artiste!

HENRI.

Mon père!

GODARD.

Pourquoi donc pas? mon père était un grand avoué; moi j'ai été un grand notaire... et toi tu seras un grand peintre! c'est forcé.

MARIANNE, servant le madère.

Voilà, Monsieur.

GODARD.

Mettez ça là. (Il désigne la cheminée.) Ah! ça, dis-moi, qu'est-ce que tu as fait ici depuis deux jours?

HENRI.

J'ai renouvelé connaissance avec la grand'ville; et cette nuit, l'ami chez lequel je suis descendu m'a mené à un grand bal où il y avait foule.

GODARD.

T'y es-tu bien amusé?

HENRI.

J'ai plus observé que payé de ma personne: et j'ai constaté que, si les Parisiennes sont les femmes les plus gracieuses du monde, elles sont aussi les plus légères et les plus folles.

MARIANNE.

Ah! oui, par exemple!

GODARD.

Hein?

MARIANNE.

Rien, Monsieur.

HENRI.

Une, surtout; une jeune femme, presqu'une enfant, qui, j'en suis sûr, est la candeur même, et qui s'est plus compromise en une heure que Célimène dans toute sa vie.

GODARD.

Et, parmi toutes ces belles jeunes filles, tu n'en as pas distingué une à qui tu serais heureux de donner ton nom?...

HENRI.

Je n'ai pas encore de position, mon père; d'ailleurs, je suis trop jeune pour me marier.

GODARD.

Comment, trop jeune?... Ah! c'est-à-dire, oui, tu as raison, tu es trop jeune, beaucoup trop jeune... Pour se marier, il faut avoir quarante ans, au moins.

HENRI, souriant.

Vous voulez dire pour se remarier?

GODARD.

Pour se remarier... soit! Ainsi moi... ainsi moi... je serais juste dans l'âge voulu pour me remarier.

HENRI.

Assurément?

GODARD.

Tu dis?...

HENRI.

Je dis assurément.

GODARD.

Prends donc un verre de madère. (A part.) Mais ça va tout seul. (Haut.) De sorte que si l'envie m'en prenait, tu trouverais ça...

HENRI.

La chose du monde la plus naturelle.

GODARD.

A ta santé!... (A part.) Mais cet enfant-là est le bon sens incarné. (Haut.) Alors, mon cher Henri...

HENRI.

Je fais une restriction, pourtant.

GODARD.

Ah? laquelle?

HENRI.

Il va sans dire que, sans être par trop majeure, la compagne que vous choisiriez serait d'un âge tel que vos goûts, vos caractères pourraient s'accorder sans trop d'efforts.

GODARD, à part.

Aie! (Haut.) Oui, oui, sans doute... tu as raison, en principe; mais, dans l'application, on rencontre souvent des femmes très-jeunes qui sont étonnantes pour leur âge... n'est-ce pas, madame Piment?

Digitized by Google

MARIANNE.

Oui, Monsieur! oui!...

HENRI.

Oh! cela étant, il est certain que la jeunesse et la raison réunies...

GODARD.

Eh bien! mon fils, puisque madame Piment m'a laissé tout le fardeau...

HENRI.

Achevez!...

GODARD.

Eh bien! mon cher enfant, j'ai rencontré une jeune fille si charmante, que mon cœur n'y a pas résisté, et, depuis trois mois, je suis marié.

HENRI.

Marié!

MARIANNE.

Marié!

GODARD.

J'aurais dû te consulter, je le sais bien, ou, tout au moins, te le dire... mais, que veux-tu! j'ai craint tes objections, tes reproches... Enfin, je n'ai pas osé... Et, comme je sentais que le bonheur de ma vie dépendait de cette folie, si c'en est une, je l'ai consommée sournoisement, comme un enfant qui a peur d'être grondé.

HENRI, lui serrant les mains.

Oh! mon père!... est-ce que vous n'étiez pas mille fois libre?... est-ce que pendant vingt-deux ans vous n'avez pas acquis, en vivant exclusivement pour moi, le droit de vivre enfin pour vous, pour votre bonheur?... Mais menez-moi donc vite à elle, cette jeune et charmante femme, qui, sans m'ôter votre cœur, est venue vous donner le sien. Je veux la voir, mon père, pour la bénir et pour l'aimer!

MARIANNE.

Est-il gentil?

GODARD, très-ému.

Et moi qui croyais... qui craignais... Toi, si bon, si généreux! t'avoir méconnu à ce point! Oh! pardonne-moi, mon fils, pardonne-moi!

HENRI.

Mon père, y pensez-vous?...

GODARD.

Allons, maintenant, rajuste ta cravate, que ma tendresse a un peu chiffonnée... Je vais t'amener ce que j'aime le plus au monde... après toi, mon fils, après toi. (Il lui serre la main et sort par la gauche.)

MARIANNE.

Eh bien, ça s'est mieux arrangé que je ne croyais. (Elle sort par le fond.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

HENRI, seul.

Pardonne-lui, ma mère; tu l'avais tellement habitué au bonheur, qu'il n'a pu en supporter l'absence... Puisse sa nouvelle compagne réaliser son espoir... Mais, j'y songe, cette jeune femme de la nuit dernière, qui porte justement notre nom... est-ce que ce serait?... Oh! non, son étourderie, sa jeunesse... ce n'est pas là la femme que mon père aurait choisie... Pourtant, ce nom... ce mari en voyage...

ESTELLE, en dehors.

Comment! il est arrivé?

GODARD.

Oui, ma chère amie, le voilà!

HENRI, reconnaissant Estelle qui entre avec Godard.

C'est elle!

SCÈNE VIII.

HENRI, GODARD, ESTELLE.

GODARD *, présentant.

Ma chère amie, je te présente mon fils!

ESTELLE, à part.

Oh! qu'il est grand!

GODARD.

Henri... je te présente ma femme...

HENRI, à part.

C'était bien elle... (Saluant.) Madame!...

ESTELLE, de même.

Monsieur!...

GODARD.

Et si vous voulez me rendre bien heureux, vous tâcherez de vous aimer l'un l'autre autant que je vous aime tous les deux.

HENRI.

Madame, croyez bien qu'il ne dépendra pas de moi...

ESTELLE.

Croyez, Monsieur, que de mon côté...

GODARD, bas à Estelle.

Comme tu es cérémonieuse avec lui...

ESTELLE.

Dame, je lui croyais quatorze ans... et ça me dérange, moi, ça.

GODARD, bas.

Il paraît beaucoup plus âgé qu'il n'est; il n'a que dix-neuf ans, ne lui en parle pas. (Bas à Henri.) Comment la trouves-tu?

* E. G. H.

HENRI.

Fort bien... mais je la croyais moins jeune.

GODARD.

Elle paraît beaucoup plus jeune qu'elle n'est... elle a vingt-neuf ans... ne lui en parle pas...

ESTELLE, bas.

Qu'est-ce que tu lui dis donc ?

GODARD.

Rien, rien, chère amie... Ah! ça, maintenant que vous avez fait connaissance... vous devez désirer... vous connaître... Pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est de vous laisser seuls ensemble. (Tirant sa montre.) C'est justement l'heure de la petite bourse; et comme je prévois de la hausse pour aujourd'hui...

HENRI.

Comment, mon père, vous vous occupez de la bourse, vous?

GODARD *.

Oui, mon enfant : j'ai vendu mes terres, qui me rapportaient dans les prix de deux et demi, et je me suis payé des chemins de fer. — Oh! Dieu ! quelle belle chose que les chemins de fer! surtout quand ça monte! Il est vrai que les gredins se livrent parfois à des cascades!...

HENRI.

Prenez garde, la bourse est un terrain dangereux.

GODARD.

Oh! j'entends ça dans la perfection. — D'ailleurs, je ne travaille qu'au comptant; et alors, tu comprends; quand ça monte, j'achète... c'est-à-dire non, je vends, ferme, à primes, dont dix.. dont vingt... ça dépend ; tu comprends, n'est-ce pas ?

HENRI.

Pas du tout!...

GODARD.

Ça ne fait rien. — Vienne la baisse, je vends... c'est-à-dire, non !... j'achète ou je garde mes fonds, et je fais des reports... Tu connais ça, les reports?

HENRI.

Nullement.

GODARD.

Ça ne fait rien. — Le report est l'ami du rentier prudent et carotteur ; enfin, grâce à la bourse, je fais rapporter vingt-cinq pour cent à mon argent, au lieu de deux et demi, ce qui me permet d'acheter à ma femme des robes de huit cents francs et de fumer des cigares de huit sous. Fumes-tu ** ? .

HENRI.

Non.

* E. H. G.
** E. G. H.

GODARD.

Ça ne fait rien; adieu, cher enfant, adieu, ma petite femme; allons, un peu de confiance et d'abandon. Moi, je vais tripoter le coupon. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ESTELLE, assise à gauche; HENRI.

HENRI, à part.

C'était elle! (Il reste pensif.)

ESTELLE, à part.

Il a un air sérieux!... (Embarrassée.) Ah çà! est-ce qu'il ne va pas me parler? Au fait, en ma qualité de belle-mère, c'est à moi de commencer. (Haut.) Monsieur! Monsieur!

HENRI.

Ah! pardon, Madame!

ESTELLE.

Vous aimez peut-être mieux rester seul, et laisser au temps le soin de nous apprendre à nous connaître?...

HENRI.

Pardonnez-moi, Madame; je n'ai pu me défendre d'une fâcheuse impression, je l'avoue, en apprenant tout à coup que mon père s'était remarié, et en lui voyant une compagne si jeune; mais si vous êtes aussi bonne que votre sourire le fait supposer...

ESTELLE.

Comment... si je suis bonne?... Je suis peut-être un peu vive, un peu étourdie... mais pour la bonté, je ne crains personne; et, la preuve, c'est que je ne vous ai pas pris en grippe, à première vue.

HENRI.

Moi?...

ESTELLE.

C'est vrai, ça; on me parle d'un petit jeune homme, presque d'un enfant... et voilà que ce petit jeune homme a de la barbe comme un turc!... Si vous croyez que c'est agréable pour moi d'avoir un beau-fils qui vient écrire quarante-cinq ans sur le front de mon mari, en lettres de cinq pieds deux pouces. Et pourtant, malgré ce désagrément, j'ai pris tout de suite la résolution de vous aimer, parce que vous avez l'air bien bon, bien doux, bien franc et bien gentil. (Lui tendant la main.) Voulez-vous de cette amitié? Et voulez-vous la payer de la vôtre?...

HENRI, il s'assied près d'elle.

Oui, Madame, et de grand cœur. Votre jeunesse et le souvenir éternel de ma mère ne me permettent pas d'avoir pour vous la respectueuse tendresse que j'avais pour elle; mais j'aurai pour vous l'affection d'un frère, d'un frère aimé... et je vais vous en donner la preuve à l'instant.

Digitized by Google

ESTELLE.

Que voulez-vous dire ?

HENRI.

Je vais vous gronder, Madame !

ESTELLE.

Comment, me gronder?... déjà?... et pourquoi me gronder ?

HENRI.

Hier, perdu dans la foule, j'étais à ce bal, où une femme de votre âge ne devait pas aller en l'absence de son mari.

ESTELLE.

Mais c'est lui qui, en partant, m'a fait jurer de ne manquer aucune occasion de me distraire... et je suis femme de parole, Monsieur...

HENRI, souriant.

Mon père a dû parler comme il l'a fait; mais vous, vous auriez dû agir autrement peut-être. Enfin, allant à ce bal, vous auriez dû vous préoccuper un peu plus de ce que peut supposer un cercle d'oisifs, qui ne jugent que sur les apparences. Et, si vous aviez pensé à cela, vous auriez accepté moins souvent la main d'un jeune homme qui affectait de ne danser qu'avec vous; vous ne lui auriez pas permis de vous reconduire chez vous.

ESTELLE, se levant *.

S'il m'a reconduite, c'est par complaisance, par politesse, et, s'il n'a dansé qu'avec moi, c'est sans doute par hasard.

HENRI, se levant.

Non, Madame, c'est par calcul, par fatuité... Et la preuve, c'est qu'en vous quittant, il est revenu à ce bal, et a montré à un de ses amis, qui le raillait de son zèle, votre bouquet et un mouchoir à votre chiffre.

ESTELLE.

Quoi! il a fait cela?

HENRI.

Oui, Madame.

ESTELLE.

Mais, si ces objets sont restés dans ses mains, c'est par oubli de ma part, ou par surprise de la sienne. Oh! je vous le jure monsieur Henri, je vous le jure !

HENRI.

J'en étais sûr, Madame, et je vous crois; mais voyez où peut conduire un seul moment d'étourderie ou tout au moins d'imprudence ; un autre que moi eut pu surprendre la confidence de ce jeune homme, mon père pouvait en être instruit.

ESTELLE.

Oh! le petit scélérat!... mais je vais lui écrire sur-le-champ, moi !

HENRI.

Oh! pas de lettre, Madame; la plus innocente peut être mal

* E. H.

interprétée ; ce soin me regarde. Je vais aller trouver M. de Villiers, et c'est moi qui lui demanderai cette restitution.

ESTELLE.

Vous savez où il demeure?

HENRI.

Je n'ai que faire de son adresse, car il n'est pas chez lui en ce moment. (Il prend son chapeau.)

ESTELLE.

Comment le savez-vous?

HENRI.

Hier au soir, il a donné rendez-vous chez Tortini, pour onze heures, à son confident de la nuit; et c'est là que je le rencontrerai.

ESTELLE.

Oh! que vous êtes bon.

HENRI, souriant.

Me trouvez-vous encore trop âgé, maintenant.

ESTELLE.

Non, c'est moi qui suis trop jeune. Mais ça se passera... (Henri lui serre la main et sort.)

SCÈNE X.

ESTELLE, puis GODARD ET RENAUD.

ESTELLE.

A-t-on jamais vu ce petit fat qui va dire que je lui ai donné mon bouquet... comme si rien dans ma conduite avait pu l'autoriser... rien, quand je dis rien... Il est bien certain que j'avais remarqué qu'il ne dansait qu'avec moi, et je dois avouer que cela ne m'avait nullement choquée, au contraire... Ah! si on m'y reprend jamais. (Voix de Godard au dehors.) Mon mari!... (Godard paraît au fond donnant le bras à Renaud.)

GODARD.

Tiens! justement la voilà!... ma chère amie, permets-moi de te présenter le colonel Renaud, mon meilleur, mon plus vieil ami.

RENAUD, saluant.

Madame.

ESTELLE, de même.

Monsieur...

GODARD, à sa femme.

Figure-toi que j'étais sur le boulevard, en train de répondre à un Monsieur, qui m'offrait des mouzaïa... quand j'aperçois un grand gaillard qui me regardait, en ayant l'air de se dire : Mais j'ai vu cette figure-là quelque part... j'en dis autant de mon côté, et, une seconde après, je le serrais dans mes bras, en plein boulevard, au milieu des boursiers ébahis, qui me tiraient par mon habit, en me disant : Est-ce que Schamyl s'est enfin décidé à mettre son casque?

Digitized by Google

RENAUD.

Comment veux-tu que ces hommes... sérieux aillent s'imaginer qu'on ait le cœur à la hausse, si la rente n'y est pas? Maintenant qu'ils savent de quoi il s'agit, ils doivent avoir de toi une jolie opinion.

GODARD.

Ah! ça m'est bien égal!... Mais, dis-moi, comment trouves-tu ma femme? car tu t'y connais, mon gaillard!...

RENAUD.

Il n'est pas besoin d'être bien expert pour trouver Madame charmante, et c'est pour cela seulement que j'ose l'affirmer.

ESTELLE.

Monsieur... (A part.) Il est très-bien!...

GODARD.

Fais donc l'innocent, fais donc l'innocent! Tu ne t'y connaissais donc pas, à Péronne, où tu savais si bien te soustraire aux œillades de l'épouse du maire, qui était atroce... (elle était atroce, l'épouse du maire,) pour courir aux rendez-vous de la femme de l'adjoint, qui était charmante... (elle était charmante, la femme de l'adjoint). Elle avait surtout un gredin de signe au coin de la bouche...

RENAUD.

Godard!

GODARD.

Et madame Durand, et madame Carpentier!...

RENAUD.

Godard, je t en prie...

GODARD.

Jusqu'à ma femme, à qui on prétendait que tu faisais la cour... (Mouvement de Renaud.) Oh! je ne l'ai jamais cru, au moins! Ma chère Henriette, si pure, si honnête... et toi... un ami de collége!... C'est égal!... on jasait, je le savais, et ça me chiffonnait... Tu comprends, un joli garçon comme toi... car tu étais très-joli à l'âge heureux de vingt-quatre ans... tu as même fait pas mal d'économies de ce côté-là. On trouvait donc ça tout simple à Péronne... d'autant plus que tu étais mon ami intime; et, tu sais, l'ami intime du mari, pour le public, c'est une affaire consacrée... car plus une chose est vile... infâme...

RENAUD, s'oubliant.

Monsieur!...

GODARD, étonné.

Quoi donc?... (Riant.) Est-il drôle!... Ces diables de soldats, ils sont tous les mêmes; avec eux, une simple supposition...

RENAUD.

Mon ami, je t'en supplie, laisse de côté ces souvenirs qui m'ont souvent causé plus de regrets que d'orgueil... et qui, d'ailleurs, ne peuvent intéresser Madame que médiocrement.

ESTELLE.

Moi?... Oh! j'adore les histoires de garnison!

GODARD.

Madame Godard !

ESTELLE.

Quand elles n'ont pas trop le képi sur l'oreille.

GODARD.

Alors, colonel, tu as la parole. Quand je dis colonel, est-ce colonel que tu es, ou major, ou général ?

RENAUD.

Je ne suis plus rien du tout, mon ami; en quittant Péronne, vers 1832, je suis venu à Paris où, comme tu le sais, je me suis marié. L'année suivante, je suis parti pour l'Afrique, où, de capitaine, je suis devenu colonel de dragons. Enfin, blessé grièvement en Crimée, j'ai dû prendre ma retraite... bien malgré moi, comme tu peux le penser, car mon bras n'avait pas encore dit aux Cosaques toute mon opinion sur leur compte... Mais maintenant, bonsoir, le grand ressort est cassé. Pour me payer des services passés et de la douleur de ne pouvoir plus en rendre à mon pays, on m'a fait commandeur; j'étais déjà baron; de sorte que, quand tu recevras une carte de visite signée Renaud de Villiers, tu sauras que c'est de moi qu'il s'agit.

ESTELLE *.

De Villiers?... Est-ce que vous avez un fils, Monsieur?

RENAUD.

Oui, Madame, un grand garçon qui, sorti récemment de l'École, va bientôt me remplacer sous les drapeaux. Est-ce qu'il aurait l'honneur de vous connaître ?

ESTELLE.

Je l'ai vu quelquefois dans le monde.

RENAUD.

Il est bien, n'est-ce pas?

ESTELLE, froidement.

Très-bien, Monsieur.

RENAUD.

Oh ! ce sera un bel officier, et brave, intelligent, loyal.

ESTELLE, de même.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, je n'ai pas eu l'occasion d'apprécier toutes ces qualités-là.

RENAUD.

Oh ! quand vous le connaîtrez mieux... je ne doute pas...

GODARD.

Dis donc, dis donc, toi... est-ce que tu vas prôner ton fils longtemps comme ça? Tu crois donc qu'il n'y a que toi qui aies un fils? Mais j'en ai un aussi, moi ! et un fameux, va !... c'est bon... c'est aimant! c'est honnête!...

ESTELLE.

Oh ! oui, par exemple !

* G. R. E.

GODARD.

Tu vois, ma femme te l'affirme, elle qui ne le connaît pas... Qu'est-ce que ce serait, si elle le connaissait! Sans compter qu'il peint comme M. Ingres.

RENAUD.

Déjà!

GODARD.

Comment, déjà? mais c'est un homme, un vrai homme! il est né en 1832.

ESTELLE.

Tiens... ça vous est donc revenu?

GODARD.

Moi?... Ah! oui... ça vient de me revenir... à l'instant... Et si tu n'avais pas quitté Péronne pour Alger, tu aurais été son parrain!... ça sera pour la prochaine fois... (Henri paraît au fond.) Eh! parbleu!... voilà justement le Raphaël en question.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI *.

GODARD.

Approchez-vous, jeune homme, et venez faire voir à mon ami Renaud comme j'ai un grand garçon.

HENRI, à part.

Renaud!... (Haut.) Monsieur est sans doute ce vieil ami de ma famille, dont on m'a si souvent parlé?

RENAUD.

En effet, Monsieur; et si jamais l'occasion s'en présente, j'espère vous prouver que je suis le vôtre aussi.

HENRI.

J'accepte avec plaisir cette offre obligeante, Monsieur.

GODARD, le tirant par le bras.

Dis donc, Renaud?... A propos, ça ne te fait rien que je continue à t'appeler Renaud tout court?

RENAUD.

Quelle plaisanterie!

GODARD.

C'est qu'autrement il me semblerait que tu n'es plus un vieil ami... Eh bien! comment le trouves-tu?

RENAUD.

Fort bien. (Ils continuent à causer à voix basse.)

ESTELLE **, bas, à Henri.

Eh bien! avez-vous réussi?

* G. H. R. E.
** G. R. H. E.

HENRI, de même.

Pas encore; mais demain, M. de Villiers n'aura plus rien à vous.

GODARD, haut.

Ah! çà, si nous déjeunions?... car il va sans dire que tu nous restes?

RENAUD.

Impossible, mon ami; je préside un déjeuner que je donne à mon fils et à quelques-uns de ses amis. Et c'est pour midi, heure militaire.

GODARD.

Que le bon Dieu te bénisse! Tu accepteras bien un verre de madère?

RENAUD.

Merci, je suis presque en retard. D'ailleurs, j'ai besoin de ménager toutes mes troupes; car, avec ces moustaches blondes, il faut que je tienne mon bout. Or, si je ne bois pas avec eux, j'aurai l'air d'un conscrit; et, si je bois ici et là-bas, je me griserai... ce qui serait une honte pour le sixième dragons.

GODARD.

En ce cas, au revoir et à bientôt.

RENAUD.

A bientôt. Madame, Messieurs.

HENRI*, bas.

Pardon, Monsieur, où pourrais-je vous trouver tantôt?

RENAUD, étonné.

Chez moi, hôtel des Princes, dans deux heures; mais pourquoi?

HENRI.

Silence! dans deux heures je serai chez vous.

MARIANNE, entrant.

Madame est servie.

GODARD.

Allons, Henri, offre le bras à ma femme... et toi, cher ami, à bientôt!

ACTE II.

Appartement de garçon chez le colonel Renaud de Villers. Panoplies.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE, ESTELLE, MARIANNE.

LE DOMESTIQUE.

Madame demande monsieur Gaston de Villiers?

* R. H. G. E.

MARIANNE.

Il ne s'agit pas de monsieur Gaston... Madame vous demande le colonel. Il ne vaut pas mieux que son fils, c'est vrai; mais au moins il est en retraite, celui-là!...

LE DOMESTIQUE.

Si madame veut bien attendre dans ce salon, je préviendrai le colonel aussitôt qu'on sortira de table.

ESTELLE.

C'est cela; mais prévenez-le tout bas.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, madame. (Il sort par la la gauche.)

SCÈNE II.

ESTELLE, MARIANNE.

ESTELLE, vivement.

Ah! mon Dieu!

MARIANNE.

Qu'est-ce qu'il y a?

ESTELLE*.

J'ai oublié...

MARIANNE.

Quoi encore?

ESTELLE.

De dire mon nom à ce domestique.

MARIANNE, la retenant.

Pour qu'il le crie tout haut à ces mauvais sujets en goguette! Il ne manquerait plus que ça!... C'est bien assez que vous veniez dans une pareille maison.

ESTELLE.

Il le fallait, ma bonne Marianne.

MARIANNE.

Ah! je suis votre bonne Marianne, à présent... On ne m'appelle plus madame Piment!... on ne se moque plus de ce que je dis!...

ESTELLE.

Oh! non... car ce que vous m'avez dit tantôt m'a fait une peur!... oh! mais une peur!... « Si M. Henri n'a pas rapporté « les objets qu'il était allé réclamer, c'est que M. Gaston a re- « fusé de les restituer.—Si M. Henri a promis de les avoir de- « main, c'est que, demain, il se battra pour les reprendre à « M. Gaston. » J'étais comme folle en vous écoutant.... Alors, vous m'avez conseillé de venir tout conter à M. de Villiers, qui est l'ami de mon mari, son meilleur ami.

MARIANNE.

Je n'ai pas dit ça.

* E. M.

ESTELLE.

Vous avez ajouté qu'un duel entre les deux jeunes gens ne saurait avoir lieu, du moment que le colonel serait instruit de ce qui se passait.

MARIANNE.

Oui. (A part.) Et j'avais de bonnes raisons pour ça.

ESTELLE.

Pouvais-je hésiter une minute? Oh! non! ce que je veux avant tout, c'est que M. Henri ne soit pas victime de ma légèreté, c'est que pour moi, qu'il connaît à peine, ce digne jeune homme ne s'expose pas à être blessé, tué peut-être!... Oh! rien que d'y penser...

MARIANNE.

Et puis, vous aviez peur pour M. Gaston.

ESTELLE.

Pour lui... je ne sais pas... je vous jure que je n'ai songé qu'à M. Henri.

MARIANNE, à part.

Pauvre petite femme!

ESTELLE.

Tenez, depuis ce matin, depuis surtout que je sais de quel malheur je pouvais être la cause, oh! j'ai pris le monde en horreur, Je trouve M. Gaston très-laid et mon mari charmant. C'est qu'il est très-gentil, Godard; on le prendrait pour le frère aîné de son fils; puis, il est si gai, si bon, si confiant! et il m'aime tant!... Je l'ai épousé, non pas parce qu'il était riche, mais parce qu'il me plaisait, et parce qu'avec lui j'étais sûre d'être heureuse; et je l'étais; oui, ma bonne Marianne, je l'étais complétement... jusqu'au jour où j'ai remarqué que M. Gaston valsait mieux que tous les autres. De ce moment-là, je n'ai plus pensé qu'au bal et j'ai oublié d'écrire à mon mari; mais, tout cela, c'est la faute de Godard... il ne danse jamais, et il m'a fait donner des leçons par Cellarius; alors, j'ai valsé de mon mieux, pour qu'il ne regrettât pas trop son argent. Enfin, en partant pour ce maudit voyage, il a exigé que j'allasse au bal sans lui... il n'y voyait pas de mal.

MARIANNE, à part.

Il ne voit jamais rien.

ESTELLE.

Mais il avait tort.

MARIANNE.

Certes.

ESTELLE.

Un mari ne doit jamais quitter sa femme, surtout quand elle a dix-sept ans et une tête comme la mienne... Mais, afin que pareille chose ne se renouvelle pas, je ne veux plus avoir de bouquets, même dans ma chambre; je n'irai plus nulle part je resterai chez moi toute seule, toujours.

Digitized by Google

MARIANNE.

Ça ne sera pas très-gai.

ESTELLE.

Ça m'est égal.

MARIANNE.

Nous vous amusiez trop, vous vous ennuierez.

ESTELLE.

C'est probable... c'est sûr, même; mais il n'y a pas de danger à s'ennuyer.

MARIANNE, à part.

Si fait!

ESTELLE.

La première femme de Godard ne sortait jamais, ne voyait personne, vous me l'avez dit. Je ferai comme elle.

MARIANNE, à part.

Bon!

ESTELLE.

Ça très-bien réussi à Godard.

MARIANNE.

Oui!...

ESTELLE.

je veux qu'il soit heureux avec moi comme il l'a été avec elle...

MARIANNE.

Allez, vous êtes un enfant. Calmez-vous, d'abord; je parierais que vous avez la fièvre!

ESTELLE.

Oh! j'ai les nerfs dans un état... Tenez, je me serais déjà trouvée mal... si j'étais chez moi... Mais voyez si ce déjeuner finira... ils en étaient pourtant au champagne.

VOIX, à la cantonade.

Au 6e dragons!

MARIANNE.

Ah! on sort de table... on vient de ce côté *.

ESTELLE.

Est-ce le colonel, enfin?

MARIANNE.

Oui, avec son fils.

ESTELLE.

Avec lui!... Oh! je ne veux plus le voir. (Indiquant la porte de droite qui est ouverte.) Il y a là une bibliothèque. Les voilà... venez... mais venez donc! (Elle sort vivement par la droite avec Marianne.)

* M. E.

SCÈNE III.

RENAUD, GASTON, LE DOMESTIQUE.

RENAUD*, au domestique, pendant que Gaston allume son cigare.

Parle plus haut, je n'entends pas. Une dame me demandait? moi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

RENAUD.

Où est-elle, cette dame?

LE DOMESTIQUE.

Je l'avais engagée à attendre; mais elle était pressée apparemment, et sera partie.

RENAUD.

Et elle était jeune, jolie?... tu me flattes, drôle! Cette dame ne venait pas pour moi, et j'aurais tort de m'en inquiéter davantage; laisse-nous! (Fredonnant.)

Verse, verse les vins de France.

GASTON, riant.

Eh bien! eh bien! père : est-ce que tu serais?...

RENAUD**.

Quoi donc?

GASTON.

Ému?

RENAUD.

Moi?... par exemple!... Je suis gai, voilà tout... comme doit l'être un homme qui a bien déjeuné... car nous avons crânement déjeuné, hein?

GASTON.

Oh! tu as bien fait les choses.

RENAUD.

Oui, n'est-ce pas?... et je crois que le 6e dragons ne s'est pas laissé distancer... Ce n'est pas pour me vanter, mais il me semble qu'on ne peut pas être à la fois moins sobre et plus convenable, moins pédant et plus paternel, plus colonel et sous-lieutenant.

GASTON.

Dis tout de suite que tu as été charmant.

RENAUD.

Certainement que j'ai été charmant! comme aux bons jours de ma jeunesse et de la simple épaulette... Ah! c'est que le bonheur rajeunit, vois-tu!... et je suis si heureux de revivre une seconde fois de la vie insoucieuse et facile, dans la personne de mon fils bien-aimé: car si je n'ai plus, pour mon compte, que des souvenirs à exploiter, avec toi, je m'élance de nouveau dans les rêves dorés de l'avenir; toutes tes jeunes espérances, je les partage

* G. D. R.
** G. R.

et je les ressens... Ces belles épaulettes d'or, cette étoile de l'honneur qui brille là-bas dans le ciel de la gloire, mes yeux en sont éblouis comme les tiens; et ma main, comme la tienne, les place déjà sur ton uniforme déchiré... Seulement, toi, tu ne te préoccupes pas des balles russes... et moi, mon cœur se serre en y pensant.

GASTON.

Ah! bast!

RENAUD.

Au fait, tu as raison; qui veut la fin veut les moyens... et ce n'est pas moi qui te dirai de te ménager, va!... Tu sais si je t'aime, n'est-ce pas, mon cher enfant?... Eh bien! malgré ma tendresse pour toi, je te dis et je te dirai toujours : Avant tout, sois brave et honoré... sois brave sur le champ de bataille, et sois brave, même sur le terrain, si c'est un insolent qui t'y pousse!

GASTON.

Oh! soyez tranquille, mon père; de ce côté-là, j'ai plutôt besoin d'être retenu qu'excité.

RENAUD.

Parbleu! je le sais bien; mais ne vas pas tomber dans l'excès contraire, au moins... Je n'aime pas les duellistes; surtout, quand ils portent l'uniforme... on dirait qu'ils veulent se rattraper sur le bourgeois des ennemis qu'ils n'ont pas pourfendus... Es-tu fort aux armes? (Il s'assied à droite.)

GASTON.

Plus qu'en mathématiques, je l'avoue à ma honte.

RENAUD.

Raison de plus pour être moins belliqueux.

GASTON.

Pourtant, si on me provoque.

RENAUD.

Oh! alors, tant pis pour l'adversaire... Passe-moi du feu... merci... Dis-moi, es-tu toujours décidé à entrer dans les chasseurs d'Afrique?

GASTON.

Oh! très-décidé... D'ailleurs, ma demande est faite.

RENAUD.

C'est une belle arme.

GASTON.

Et un bel uniforme.

RENAUD.

Coquet!...

GASTON.

Quand on peut faire peur à l'ennemi sans faire peur aux dames, c'est double avantage, et... et je puis bien avouer cela, (Riant.) entre sous-lieutenants... J'ai pour les dames un penchant, mais un penchant... (Il s'assied près de son père.)

Digitized by Google

RENAUD.

Eh bien! penche-toi, mon garçon, penche-toi; car je crois qu'avec ton âge et ta tournure tu n'a guère qu'à te baisser pour en prendre.

GASTON.

Mais je ne suis pas trop mécontent.

RENAUD.

Fat!... car tu es assez fat, sais-tu?

GASTON.

Moi! par exemple!

RENAUD.

Je parle sérieusement. Mais j'aime mieux te gronder à ce sujet, un jour où je serai de mauvaise humeur, où ma blessure me fera mal... aujourd'hui, je ne la sens pas. Tiens! aujourd'hui, je serais de force à charger dix mille Cosaques!... Qu'elle m'oublie un peu, ma blessure; et, un beau jour, tu me verras arriver là-bas, en volontaire!

GASTON.

Vraiment!

RENAUD.

Parlons d'autre chose... Dis donc? est-elle jolie?

GASTON.

Qui?...

RENAUD.

Mais... Elle...

GASTON.

Ah! charmante!

RENAUD.

Une grisette?...

GASTON.

Non... Je réserve cette intéressante catégorie pour mes mois de province.

RENAUD.

Une danseuse... une dame aux *camélias?*

GASTON.

Fi donc!... c'est à la portée du premier venu; tandis qu'une femme du monde...

RENAUD.

Veuve?...

GASTON.

Veuve, ce serait moins piquant.

RENAUD, s'assombrissant un peu.

Mariée!

GASTON.

Voilà!

RENAUD.

Oh! mon enfant ne te lance pas de ce côté-là. C'est vilain, vois-tu... une femme qui trompe son mari, une femme dont la faiblesse est un crime... Et puis, ce mari qui est souvent le

meilleur homme du monde... Ces liaisons boiteuses... clandestines... je t'en supplie, mon ami, laisse les femmes mariées tranquilles... et ne chasse jamais que sur les terres où le garde champêtre n'a rien à voir. (Il se lève.)

GASTON *.

Vous parlez d'or, mon révérend père; donne-moi du feu... Mais je voudrais bien savoir si vous avez toujours pratiqué les maximes que vous prêchez avec tant d'éloquence?

RENAUD.

Moi?... qui te fait supposer?

GASTON.

Ce médaillon, que j'ai trouvé l'autre jour par hasard au fond de ton secrétaire; ce joli médaillon ne représente, je crois, ni une grisette ni une danseuse... (Il se lève.) ni aucun de ces oiseaux de passage, que l'on peut chasser sans port d'armes... Et, à moins que ces soyeux bandeaux noirs ne soient les ailes d'une jeune veuve.

RENAUD.

Non! c'était une sainte et honnête femme, que j'ai perdue, emporté par une passion aveugle... mais j'ai payé cher mon bonheur; car cette conquête est le remords de toute ma vie; et c'est parce que j'ai marché dans cette voie fatale que je te dis de ne pas m'y suivre; ah! si tu savais tout ce qu'il y a de cruel à aimer une femme qui appartient à un autre... Une femme dont, auprès de vous, le cœur bat autant de crainte que d'amour; une femme, dont il faut voler et cacher la tendresse; une femme dont on est jaloux, car ce mari qu'elle trompe et qu'on trompe soi-même, on le jalouse, on l'envie de son bonheur facile et permis; on le déteste, de toute l'injure qu'on lui fait, de toute la confiance qu'il vous témoigne... car, cet homme, avant de lui prendre sa femme, on a presque toujours commencé par être son ami... Quelle honte!... quel supplice!... oh! tiens, laissons cela... ce sujet m'est trop pénible... souviens-toi seulement de mes avis et tâche d'en profiter... tu m'en remercieras plus tard.

GASTON.

Ah! je n'aurai sans doute pas grand mérite à les suivre; car, depuis ce matin, mes actions ont un peu baissé.

RENAUD.

Eh bien! alors, n'en reprends plus sur cette ligne-là.

GASTON.

Au revoir, père.

RENAUD.

Où vas-tu?

GASTON.

Je vais rejoindre mes amis sur le boulevard.

* R. G.

RENAUD.

Ah! oui, Girard et Delaunay t'y ont donné rendez-vous... Au revoir, mon garçon, amuse toi bien.

GASTON, souriant.

Heu, heu!... je tâcherai. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

RENAUD, puis HENRI.

RENAUD *.

Ah! si à vingt ans on pouvait en avoir quarante pour la raison...

MARIANNE, passant la tête.

Ah! il est seul. (Elle rentre à droite comme pour prévenir Estelle.)

RENAUD, continuant.

Alors, il arriverait ceci, c'est qu'à quarante, on voudrait en avoir vingt pour la folie.

ESTELLE, entr'ouvrant la porte.

Enfin!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Henri Godard!

ESTELLE.

Henri!... (Elle disparaît vivement; Henri paraît au fond.)

RENAUD **.

Ces jeunes fous m'avaient fait oublier... Soyez le bienvenu, mon ami.

HENRI.

Mille pardons, Monsieur, de vous avoir demandé un rendez-vous si prompt... C'est qu'il s'agit d'une affaire, qui ne souffre aucun retard.

RENAUD.

Parlez, et croyez-moi bien tout à vous.

HENRI.

Vous devez trouver au moins étrange que, vous ayant vu ce matin pour la première fois, j'aie si vite relevé vos offres de service; en voici la raison : quelques heures avant sa mort, ma pauvre mère me fit venir auprès d'elle; et, d'une voix déjà éteinte, elle me dit que si, un jour, je me trouvais dans une position grave, difficile, où l'appui de mon père ne dût pas être invoqué, où j'eusse besoin pourtant d'un bon conseil, d'un ami sincère, je pourrais m'adresser à vous en toute sûreté.

RENAUD.

Certes.

HENRI.

Alors, elle m'a donné une lettre à votre nom; lettre dont vous deviez seul briser le cachet.

* R. H.
** H. R.

RENAUD, avec émotion, à part.

Une lettre d'elle.

HENRI, continuant.

Si je vous l'apporte, Monsieur, c'est que je n'ai pas dû faire appel à la tendresse de mon père; c'est que j'ai besoin d'un bon conseil, d'un ami sincère.

RENAUD.

Parlez; et pour toute chose comptez d'avance sur moi.

HENRI.

Voici dans quelle situation je me trouve; hier, dans un bal, un jeune homme, après s'être conduit d'une façon assez compromettante envers la femme de mon père, après l'avoir reconduite chez elle, s'est approprié en route son bouquet et un mouchoir à ses initiales. Il a fait plus : de retour au bal, il s'est prévalu de son larcin... Autorisé par ma belle-mère, je suis allé le trouver ce matin, je lui ai demandé de me rendre ces objets, après lui avoir décliné mes titres. Il m'a répondu, assez cavalièrement, qu'il ne rendait jamais ce qu'on lui avait donné; je lui ai fait observer qu'il ne s'agissait pas là d'un cadeau, mais d'une surprise ou tout au moins d'un mal entendu. Il a nié le fait : je me trouvais forcé de soutenir mon dire; je l'ai fait énergiquement, devant témoins; bref l'entrevue s'est terminée par un démenti formel, de ma part; et, de la sienne, par une provocation. Ce cartel, je l'ai accepté; et maintenant, Monsieur, je viens vous demander si vous approuvez ma conduite; et cela étant, si vous daignerez me servir de témoin?

RENAUD.

Votre conduite a été celle d'un galant homme, Monsieur, et je l'approuve sans restriction; mais cette lettre...

HENRI.

La voici, Monsieur...

RENAUD.

Vous permettez? (Après avoir parcouru la lettre.) Se peut-il? (Il porte vivement les yeux sur Henri.) Lui!..

HENRI.

Qu'est-ce donc?

RENAUD.

Rien... rien!.. ces adieux... ces dernières paroles d'une amie qui n'est plus... elle me demande pour vous mon appui, mon amitié et je vous aimerai, Henri, je vous aime déjà.

HENRI.

Ah! Monsieur, mon père me disait bien que vous étiez l'ami de notre famille.

RENAUD.

Votre père?.. (A part.) C'est juste... je ne suis, je ne puis être qu'un étranger pour lui... (Haut.) Oh! je ne trahirai pas la confiance que votre mère a mise en moi; je suis tout à vous, m... mon enfant... tout à vous... Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'il

s'agisse d'une pareille affaire!.. car je ne vois guère moyen d'en sortir que par un duel...

HENRI.

Oh! c'est le seul moyen.

RENAUD.

Oui... cette restitution, vous deviez l'exiger... ce démenti, vous deviez le donner.

HENRI.

N'est-ce pas?

RENAUD.

Sans doute; mais lui, il aurait dû reconnaître ses torts!.. Pensez-vous qu'en le raisonnant un peu, on n'obtiendrait pas de lui...

HENRI.

Toute démarche serait inutile, Monsieur : mon démenti a été si formel; et d'ailleurs, sa provocation était si impertinente...

RENAUD.

Allons, puisqu'on ne peut pas faire autrement, il faudra bien donner sur les doigts à la fatuité de ce petit monsieur... vous êtes sûr de vous, n'est-ce pas?

HENRI.

Je crois pouvoir répondre de mon courage.

RENAUD, inquiet.

Vous savez tirer l'épée, le pistolet?..

HENRI.

Le pistolet?.. j'ai si mauvaise vue qu'il n'y faut pas penser... Quant à l'épée, j'ai bien pris quelques leçons au collége, mais j'en ai si mal profité, et il y a si longtemps...

RENAUD.

Je ne peux pourtant pas vous laisser tuer comme ça, moi; car votre adversaire a sans doute une main exercée, au service de sa forfanterie!.. Et je ne puis pas conseiller... au fils de mon amie, de faire des excuses à un fanfaron!..

HENRI.

Oh! jamais, Monsieur, jamais! j'ai du cœur! et sur le terrain cela peut remplacer l'adresse.

RENAUD.

Oui; mais c'est bien chanceux... Voyons, ne perdons pas la tête... vous dites que vous avez déjà quelques notions... ce duel ne saurait avoir lieu avant demain; d'ici là, j'ai le temps de vous apprendre quelque chose... J'ai là les fleurets de mon fils; et ma maudite blessure me permettra bien de vous donner une leçon.

HENRI.

Quoi, Monsieur, vous voulez?..

RENAUD.

Vous servir de maître d'armes... Oui, vraiment; allons, en garde, mon enfant, en garde!

Digitized by Google

HENRI.

Allons ! (Il se met en garde.)

RENAUD.

Comment, vous ne savez même pas tomber en garde?

HENRI.

Mais il me semble...

RENAUD.

Vous n'êtes pas couvert, malheureux.

HENRI.

Vous croyez?

RENAUD.

Mais non !... Tenez ! (Il le touche.)

HENRI.

C'est vrai.

RENAUD, désolé.

Ce sont pourtant les coups les plus faciles à éviter.

HENRI.

En effet; mais je vous l'ai dit, Monsieur, je ne sais rien.

RENAUD.

Voyons, ne vous découragez pas et recommençons. — C'est mieux. — Mais couvrez-vous, couvrez-vous donc ! et tenez donc mieux votre epée; vous ne la tenez pas ! mais vous ne la tenez pas, malheureux ! (Il le désarme.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GODARD, qui était entré pendant les dernières bottes échangées, ramasse le fleuret d'Henri.

HENRI.

Mon père !

GODARD *, riant.

Ma foi ! mon cher ami, tu peux être fort sur le clair-obscur, mais tu n'entends rien à l'escrime, et tu te ferais embrocher comme un poulet.

RENAUD, à part, allant déposer son fleuret.

Il a raison ; le pauvre enfant est incapable de se défendre.

GODARD.

Mais à quel propos mon ami Renaud a-t-il transformé son appartement en salle d'armes ?

RENAUD.

J'ai voulu voir si, depuis que je suis à la retraite, je n'étais pas trop rouillé, et si mon bras pouvait me permettre... mais j'ai abusé peut-être de la complaisance de M. Henri.

GODARD.

Du tout, c'est un excellent service que tu lui rends **. Tiens,

* H. G. R.
** G. H. R.

je vais prendre un cigare ; vous allez continuer, et je jugerai les coups ; ça me distraira, et j'ai besoin de me distraire ; j'étais monté chez toi pour ça. Ah ! je viens de passer un vilain quart-d'heure, c'est le mot, car ça été fait en quinze minutes, tout au plus.

RENAUD.

Que t'est-il arrivé ?

GODARD *.

Oh ! une dégringolade !

HENRI.

Vous avez fait une chute ?

GODARD.

Si j'étais tombé, j'en aurais été quitte à meilleur marché. — Figurez-vous, mes chers amis, que le shah de Perse s'étant venté de la main gauche, au lieu de s'éventer de la main droite, comme de coutume, mes actions ont baissé de cent cinquante francs, et j'ai perdu quinze mille francs dans mes quinze minutes ; c'est salé ! mais c'est égal, j'aime mieux ça que de la terre.

RENAUD.

Agioteur !

GODARD.

Ah ! ça, tu ne dois pas être très-content du petit ?... ça n'a pas encore la poigne et le jarret voulus ; j'ai vu ça tout de suite.

RENAUD.

M. Henri a encore besoin de conseils ; mais il y a du sang-froid, et j'espère en faire quelque chose.

GODARD.

Merci ! tu répareras la sottise que j'ai faite comme tant d'autres pères aussi... je cherche un mot convenable... aussi stupides que moi, lorsqu'à sa sortie du collége, j'ai envoyé Henri chez M. Delacroix avant de l'envoyer chez Grisier. — Vois donc ! si un de ces ferrailleurs, comme il s'en rencontre encore, s'était adressé à mon cher Henri... oh ! je te connais, mon garçon... tu serais allé sur le terrain bravement, héroïquement, bêtement... et là... cher enfant, va ! Le premier qui s'attaquerait à toi... tiens, vois-tu, j'en ferais une feuille de papier ! C'est que mon fils, oh ! c'est mon orgueil, c'est mon trésor, c'est tout, quoi ! Aussi, je veux que tu sois de première force, surtout en prévision du temps où tu ne seras plus garçon. C'est alors qu'il faut être solide au poste ! Ces pauvres maris, on leur rend la vie si dure ! Encore un, dont on parlait tout à l'heure au café Cardinal ; il paraît qu'en son absence sa femme a été mise en état de siége par un jeune officier... il y a eu prise de bouquet, déroute de mouchoir, et on attend prochainement un dénoû-

* H. G. R.
** R. H. G.

ment... cornélien !... Eh bien ! vous m'écoutez, et vous ne ferraillez pas. — Ça vous intéresse, hein ?... Ah ! si j'étais le mari de la dame en question, quel vénérable coupé sur pointe j'administrerais au jeune guerrier qui confondrait mon épouse avec une citadelle !

RENAUD.

Quoi ! mon ami tu pourrais croire ?

GODARD, riant.

Moi ?... me faire à moi-même l'injure d'une pareille supposition !... allons donc !... Vois-tu, Renaud, Ménélas, Agamemnon, César, Henri VIII, Pierre le Grand, et autres personnages, fort bien placés dans le monde, ont pu avoir à se plaindre de leurs tendres moitiés ; mais jamais un Godard n'a été coiffé du fatal chapeau ! jamais, mon ami, jamais !

RENAUD, à lui-même, avec une tristesse comique.

Ils sont tous les mêmes.

HENRI, à Renaud *.

Quand vous voudrez, Monsieur. (Ils font quelques passes.)

RENAUD.

C'est mieux, cette fois.

GODARD.

C'est ça, mon bonhomme ; — une, — deux, — fends-toi, là. — Bravo ! allons, ferme, Henri ; pousse-moi le 6e dragons.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GASTON, entrant vivement.

GASTON.

C'est moi, mon... Ah ! pardon, je te croyais seul...

HENRI, reconnaissant Gaston **.

Monsieur de Villiers.

RENAUD.

Godard, tu m'as présenté ton fils ce matin, permets-moi de te présenter le mien.

HENRI, à part.

Son fils !...

GODARD.

Charmant garçon, auquel l'uniforme ira très-bien ***.

HENRI, à part.

Ce jeune homme est son fils.

GODARD.

Touchez-là, mon lieutenant.

GASTON.

Monsieur. (A part.) Ah ! c'est là monsieur Godard ! Eh bien, vrai, il n'a pas le physique de son emploi. (Haut.) Je suis venu mal à propos vous interrompre, Messieurs. (A Henri.) Eh ! eh !

* R. H. G.
** R. Ga. M.
*** R. Ga. G. H.

Digitized by Google

vous ne choisissez pas mal votre professeur, Monsieur; le colonel Renaud de Villiers était la meilleure lame de sa division; tâchez au moins de bien profiter de ses conseils. Père, j'entre chez moi prendre de l'argent, nous allons aux courses avec madame de Varennes.

GODARD, à lui-même.

Madame de Varennes?

GASTON, à part *.

Mon père donnant aujourd'hui une leçon d'armes à mon adversaire de demain. — C'est drôle. (Il entre à gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins GASTON.

HENRI, à part, allant remettre son fleuret.

C'était son fils!

RENAUD.

Eh bien?

HENRI.

Je me sens le bras fatigué, Monsieur; nous en resterons là, si vous le voulez bien.

RENAUD, à Henri.

Vous reviendrez tantôt, n'est-ce pas?

GODARD, à part.

Madame de Varennes! où diable ai-je entendu parler d'elle aujourd'hui? (Il cherche.)

HENRI, avec embarras.

Excusez-moi, Monsieur... mais il ne me sera pas possible...

RENAUD, à Henri.

Alors je vous attendrai demain matin, car je suis, je veux être votre témoin.

HENRI, à part.

Lui!

GODARD, vivement.

Ah! j'y suis! c'est tout à l'heure, à Tortoni... Oui, c'était bien chez madame de Varennes que se trouvait la petite dame au mouchoir... et au bouquet... perdus.. ou plutôt donnés, car les femmes ne perdent jamais que ce qu'elles ne veulent pas garder. Tiens, j'y pense, à présent! Estelle était à ce bal... elle me dira le nom de l'infortuné mari; je ne sais pas pourquoi, mais il m'intéresse, moi, ce pauvre Monsieur! Tu pars, Henri, attends, je descends avec toi; seulement, laisse-moi rallumer mon cigare et prendre mon chapeau.

RENAUD, à Henri.

Envoyez-moi le nom de votre second témoin, j'aurai besoin de me concerter avec lui.

* Ga. R. G. H.

HENRI, bas, avec émotion.

J'aurai l'honneur de vous envoyer le nom de mon adversaire; et maintenant adieu, Monsieur.

RENAUD, lui tendant la main.

Au revoir.

HENRI, s'inclinant.

Adieu !

GODARD.

A demain, Renaud. Je vais interroger ma femme; je veux absolument connaître ce brave homme-là. (Il sort avec Henri.)

RENAUD, suivant Henri du regard.

C'est étrange! pourquoi donc me quitte-t-il ainsi?

MARIANNE, entr'ouvrant la porte en parlant à la cantonade.

Cette fois, Madame, ils sont bien partis.

RENAUD, se retournant.

Hein! quelqu'un était là.

SCÈNE VIII.

RENAUD, ESTELLE, MARIANNE.

ESTELLE, s'élançant en scène.

Ah! sauvez-moi, Monsieur, sauvez-moi!

RENAUD.

Vous ici, Madame!

ESTELLE.

Monsieur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

RENAUD.

Je me mets entièrement à vos ordres, Madame; mais pour que je puisse vous être bon à quelque chose, il faut d'abord...

ESTELLE.

Ah! vous ne devinez pas ce qui m'est arrivé?...

RENAUD.

Pas du tout, Madame.

ESTELLE.

C'est pourtant bien facile à comprendre, malheureusement; et mon mari a compris tout de suite, lui.

RENAUD.

Votre mari?

MARIANNE, à part.

Ça m'étonnerait.

ESTELLE.

A travers cette porte, j'ai pu entendre à peu près ce qu'il disait... je n'ai même entendu que lui; il parlait si haut, si fort! et il m'a fait trembler, quand il soutenait que les femmes ne perdaient jamais que ce qu'elles ne voulaient pas garder. J'ai pourtant bien oublié mon mouchoir et mon bouquet... Oh! je vous le jure, Monsieur, je les ai oubliés.

Digitized by Google

RENAUD, se souvenant.

Ah! en effet, Madame, c'est vous qui...

ESTELLE, avec confusion.

C'est moi qui... oui, Monsieur. (Pleurant.) Et je suis perdue, n'est-ce pas?

RENAUD, souriant.

Je ne vois pas cela du tout.

ESTELLE.

Songez donc, Monsieur, que mon mari a plus que des soupçons... qu'il est sorti en disant : Je vais interroger ma femme... Oh! il a dit cela, et je ne sais pas mentir, moi; au premier mot je lui avouerais tout... tout, Monsieur; vous voyez donc bien que je ne peux plus rentrer chez moi, que tout est fini, et que je n'ai plus qu'à prendre la fuite!

RENAUD, la faisant asseoir.

Permettez, Madame, vous exagérez singulièrement les choses.

ESTELLE.

Oh! non, Monsieur.

RENAUD.

Et d'abord, votre mari n'a pas le moindre soupçon.

ESTELLE.

Vous croyez?

RENAUD.

J'en suis sûr; et s'il ne s'agit, comme je n'en doute pas... que d'un bouquet, d'un mouchoir oubliés...

ESTELLE.

Hélas! Monsieur, il s'agit bien d'autre chose encore... de quelque chose de très-grave, d'un duel.

RENAUD.

Ah!... en effet, Madame .. cela est sérieux.

ESTELLE.

N'est-ce pas? Aussi je suis venue chez vous, Monsieur, non pour vous parler de moi, mais de ce duel... que vous empêcherez, n'est-ce pas?

RENAUD.

Si cela dépendait de moi, il est certain que ce combat n'aurait pas lieu... mais comment voulez-vous que je fasse?...

ESTELLE.

Quoi! Monsieur, vous exposerez votre fils à tuer son adversaire ou à se faire tuer par lui?

RENAUD.

Quoi! vous savez...

ESTELLE.

Que M. Gaston est votre fils?... mais sans doute.

RENAUD, se levant.

Gaston! Comment, l'adversaire d'Henri, c'est Gaston?

ESTELLE.

Mais, oui, Monsieur.

RENAUD, à part.

Oh! mon Dieu!

ESTELLE *.

C'est lui qui m'a pris mon bouquet... Oh! il me l'a pris... ainsi que mon mouchoir... et il a refusé de les rendre... et il veut se battre avec M. Henri... Vous voyez donc bien que votre fils a tous les torts... et qu'il faut que vous lui fassiez entendre raison, parce que vous êtes son père, parce qu'il doit vous obéir... et parce que, s'il persiste à faire du scandale, ce sera votre faute... oui, Monsieur, votre faute; car il est bien certain que si vous l'aviez mieux élevé **, si vous ne lui aviez donné que de bons exemples et de bons conseils, il ne se conduirait pas comme ça.

RENAUD.

Je n'ai qu'une réponse à vous faire, Madame; c'est que vous pouvez regarder cette affaire comme terminée, car je vous jure, sur mon honneur, que ce duel n'aura pas lieu.

MARIANNE, bas, à Estelle.

Vous ai-je trompée?

ESTELLE.

Alors me voilà tranquille; merci, Monsieur, merci et adieu. (Fausse sortie.) Dites donc, Monsieur, vous croyez que je peux rentrer chez moi, n'est-ce pas?

RENAUD.

Oui, Madame; j'irai tantôt vous rassurer tout à fait; mais, jusque-là pas un mot de confidence à Godard.

ESTELLE.

S'il m'interroge, il faudra donc mentir? Allons, je tâcherai... mais j'y pense, je vous demande pardon de ce que je vous ai dit tout à l'heure... vous êtes au contraire un excellent père, un homme très-sage... très-sensé... encore une fois, merci, Monsieur; sauvez-nous tous aujourd'hui; et demain, si vous le permettez, je vous embrasserai de bon cœur... mais devant mon mari. Oh! à présent, je ne ferai plus rien... je ne dirai plus rien que par devant notaire. (Elle sort par le fond avec Marianne.)

SCÈNE IX.

RENAUD, puis GASTON.

RENAUD ***, seul et tombant sur un fauteuil.

Les voilà donc les fruits d'un plaisir, déjà si contestable, au plus beau temps de sa réalité!... Sans ma présence à Paris, sans une rencontre providentielle, mes enfants allaient... mais, grâce au ciel, j'ai été prévenu à temps... et je puis tout arranger.

GASTON, rentrant à gauche.

J'ai pris vingt-cinq louis et...

* E. R. M.
** M. E. R.
*** G. R.

Digitized by Google

RENAUD.

Ah! vous voilà, Monsieur.

GASTON.

Eh bien! tu es gentil, toi, tu donnes des leçons à mon adversaire; après tout, s'il n'était pas fort, tu as bien fait.

RENAUD.

Ah! je comprends, maintenant, ce fleuret tombé de sa main... sa réponse à mes offres de service.... son adieu... oui, oui, c'est cela; pauvre garçon, il ignorait que le colonel Renaud fut le père de monsieur Gaston de Villiers, et en vous voyant...

GASTON.

Il a senti que ce n'était pas à toi qu'il devait demander le moyen de me... et il se sera retiré majestueusement. (Riant.) Ah! ah! ah! ce garçon-là a dû jouer la tragédie, quand il était tout petit... et il lui en est resté l'entrain et la gaieté.

RENAUD.

Assez, Monsieur... assez... je sais tout; votre conduite est indigne d'un galant homme. Oui, Monsieur, je le dis et je le pense; je vous reprochais ce matin votre fatuité; vous voyez si j'avais tort!... Aveuglé par ce sentiment mesquin, voilà que vous croyez avoir séduit une honnête femme, une enfant! sous prétexte qu'elle ne vous a pas marchandé les contredanses, et qu'elle a cru qu'on pouvait retrouver ce qu'on oubliait en votre compagnie! Puis, non content de cette première sottise, voilà que vous vous prévalez de votre force et de votre adresse, pour la mener plus loin. Mais cela ne sera pas, Monsieur; si je vous ai appris à vous servir des armes, c'est pour défendre votre pays, votre honneur et non pas votre vanité!... Vous allez donc rengaîner votre épée, qui n'a que faire dans tout cela; et, au lieu d'aggraver vos torts par un duel, vous me ferez le plaisir de les réparer.

GASTON.

Oh! oh! il paraît que c'est sérieux.

RENAUD.

Très-sérieux!

GASTON.

Alors, parlons sérieusement. Je reconnais que, si je n'ai pas eu complétement tort dans cette affaire, je n'y ai pas eu raison non plus. Mais le point de départ est un fait accompli, sur lequel il n'y a pas à revenir; je ne puis donc que le regretter. Quant à ce petit Monsieur, qui n'a pas l'air d'y toucher, s'il avait raison dans le fond, il m'a fort bien insulté dans la forme, et je ne crois pas que le colonel Renaud m'ordonne de laisser une injure impunie.

RENAUD.

Mais je n'ordonne pas, malheureux enfant, je veux te convaincre de tes torts et te prouver qu'il faut les reconnaître.

GASTON.

Cependant, mon père...

Digitized by Google

RENAUD.

Qu'as-tu à reprocher à ce jeune homme? quelques paroles un peu vives... un peu dures, si tu veux... mais quand on a le bon droit de son côté, et qu'on se voit refuser justice, il est tout simple qu'on s'en indigne... et, une fois en colère, on ne sait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

GASTON.

Qu'il me fasse des excuses, alors; et si elles sont dans une forme telle...

RENAUD.

Mais il ne doit pas, il ne peut pas t'en faire!... moi-même, je lui ai dit qu'il avait raison, et qu'il devait se battre; sa démarche, c'est ta conduite qui l'y a forcé; sa colère et les paroles qu'elle a pu lui dicter, c'est ton obstination qui en est la cause; toi seul es donc le vrai coupable!... Allons, mon cher Gaston, mon enfant... tu vois, je ne m'emporte plus en reproches, je ne te fais pas de menaces, je n'invoque pas le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père... je prie, je supplie... et je te demande, à mains jointes, de dire à ce jeune homme que tu avais cru sincèrement qu'on t'avait donné ce bouquet, et qu'à présent que tu as reconnu ton erreur, tu es prêt à le restituer. Ce n'est pas difficile ça, et ce n'est que justice!

GASTON, souriant.

Mais, vilain entêté que tu es, il m'a donné un démenti.

RENAUD.

Que tu lui aurais donné à sa place!...

GASTON.

Je l'ai provoqué devant Girard, Delaunay, Saint-Maixent!... et, devant eux, il a relevé le gant d'une façon qui n'avait rien à envier à celle dont je l'avais jeté...

RENAUD.

Je vois ce qui te retient!... c'est la présence de tes camarades... Eh bien! je les verrai, moi, je leur parlerai, et ils comprendront facilement...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Girard! M. Delaunay!...

GASTON.

Alors, tâche d'être éloquent, car les voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIRARD, DELAUNAY.

(Tenue d'officiers en costume de ville : Girard, très-jeune, et un peu Saint-Cyrien d'allures; Delaunay, un troupier tout d'une pièce.)

RENAUD *.

Ah! c'est vous, messieurs...

* Ga. D. Gir. R.

GIRARD, faisant des signes à Gaston.

Oui, nous venions pour...

GASTON.

Mon père sait de quoi il est question.

RENAUD.

En effet, j'ai appris cela par hasard, et je vous avoue que, pour ma part...

GIRARD, se méprenant.

Oui, n'est-ce pas, il n'y a pas d'arrangement possible.

DELAUNAY.

Le colonel Renaud serait le dernier à y penser...

RENAUD.

Pardon, je connais très-bien l'affaire, et...

GIRARD.

Vous n'étiez pas là comme nous, colonel; ce monsieur a été d'un cassant...

GASTON.

N'est-ce pas, Messieurs?

DELAUNAY.

J'ai failli m'en mettre en colère, moi, à qui ça n'est jamais arrivé.

GASTON.

Mon père, tu vois bien maintenant!...

RENAUD, à part.

Que le diable les emporte! (Haut.) Je n'ai rien à vous apprendre en pareille matière, Messieurs; mais avant de vous abandonner mon fils, j'ai quelques mots à lui dire; et, si vous voulez bien passer un moment dans cette pièce, je vous le rends dans un moment.

GIRARD, bas à Gaston.

Tu sais que les témoins de l'autre nous attendent.

GASTON.

Oh! ça ne sera pas long! (Girard et Delaunay entrent à gauche.)

SCÈNE X.

RENAUD, GASTON, boutonne son habit d'un air résolu.

RENAUD *.

Ah! tu te boutonnes... Je comprends, cela veut dire : mes amis sont d'avis que je dois me battre; et, quoique mon père soit d'un avis contraire, quoiqu'il m'ait démontré que j'étais dans mon tort; quoiqu'il m'ait ordonné, prié, supplié de renoncer à ce duel, je résisterai aux instances, aux volontés de mon père... n'est-ce pas que c'est bien là ce que veut dire cet habit nerveusement boutonné?...

GASTON.

Puisque vous l'avez si bien deviné...

* R. G.

RENAUD.

Ta résolution est bien arrêtée!...

GASTON.

Oh! bien arrêtée, mon père.

RENAUD.

Et rien ne pourra la vaincre, n'est-ce pas?

GASTON.

Rien...

RENAUD.

Eh bien! je te dis, moi, que tu ne te battras pas, parce que ce duel est impossible. (Bas.) Parce que ton adversaire est mon fils!...

GASTON.

Que dites-vous?

RENAUD.

La vérité, et c'est à toi seul que je pouvais la révéler... Je ne pouvais pas lui dire, à lui : « Vous allez faire des excuses à « mon fils, parce que jadis j'ai déshonoré votre mère. Car il eût eu le droit de me répondre : « Mais je ne suis pas votre fils, « Monsieur! votre fils est celui qui porte votre nom, c'est l'en- « fant que vous avez élevé, chéri, protégé..... et c'est celui-là « seul qui doit subir les conséquences de votre faute. »

GASTON.

Assez, mon père; l'aveu de la vérité suffisait à me dicter ma conduite; celui dont la dignité doit être sacrifiée dans cette affaire, c'est moi, moi seul.... et je vous promets que je paierai vos dettes sans marchander...

RENAUD.

Mais tu me pardonnes, n'est-ce pas?

GASTON.

Vous pardonner!... si vous n'aviez pas pour moi plus de tendresse que pour lui, ce n'est pas à moi que vous vous fussiez adressé... aussi, je suis heureux, je suis fier de votre choix... et je vous en remercie, mon père, je vous en remercie.

RENAUD, lui serrant la main.

Cher enfant!...

GASTON.

D'ailleurs, si quelqu'un doutait de mon courage, je saurais bien...

RENAUD.

Y penses-tu?... mais alors Henri te demanderait pourquoi tu ne te bats pas avec lui?

GASTON.

C'est juste!... Il faut que le sacrifice soit complet... Il le sera... (Ouvrant la porte de gauche.) Quand vous voudrez, Messieurs.

* G. R.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DELAUNAY, GIRARD.

GIRARD *.

Eh bien ! as-tu quelque préférence pour l'heure, le terrain, es armes?

DELAUNAY.

Vous savez bien que Gaston ne s'occupe pas de pareils détails...

GASTON.

Je vous remercie de ce témoignage, Delaunay; car je ne me bats plus.

GIRARD, surpris.

Ah ! on t'a fait des excuses?...

DELAUNAY.

Par écrit... et assez humbles pour motiver...

GASTON.

Des excuses?... c'est moi qui ai eu tort, et je suis prêt à reconnaître...

GIRARD.

Hein?

DELAUNAY.

Qu'est-ce qu'il dit?... qu'est-ce qu'il dit?...

GASTON.

Oui, Messieurs, et je vous prie de vouloir bien vous charger...

GIRARD.

Voyons, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas? tu as voulu voir la figure que nous ferions. Eh bien! regarde la tete de Delaunay, cela doit te suffire... Maintenant causons serieusement.

GASTON.

Je n'ai jamais été plus serieux, Messieurs, et je vous renouvelle la prière.

GIRARD.

Comment, colonel, vous souffrirez cela?

RENAUD.

Non-seulement j'approuve sa conduite, Messieurs, mais je l'admire et j'en suis fier pour lui. (Il lui serre la main.)

DELAUNAY, à part.

Il n'y a pourtant pas de quoi. (Haut.) Quant à nous, vous trouverez bon que nous laissions à d'autres un genre de commission qu'on n'enseigne pas aux enfants de troupe.

GIRARD.

Pas plus qu'à Saumur.

GASTON, faisant un pas vers eux.

Ah! pas d'ironie, Messieurs, car...

* P. Gir. Ga. R.

Digitized by Google

RENAUD, l'arrêtant.

Prends garde!...

DELAUNAY.

Car ce serait abuser de notre position... C'est vrai; allons-nous-en, Girard. (S'essuyant le front.) Il fait chaud ici.

GIRARD, avec ironie.

Non... il fait froid.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES DEUX TÉMOINS D'HENRI.

PREMIER TÉMOIN *.

L'heure du rendez-vous est passée, Messieurs... et, vous sachant ici, nous sommes venus pour nous entendre avec vous.

DELAUNAY.

C'est à M. de Villiers lui-même qu'il faut vous adresser, Messieurs; car il parle maintenant une langue que nous ne comprenons pas.

GASTON, aux témoins.

Messieurs, vous direz à celui qui vous envoie, que je reconnais avoir eu tort envers lui, dans le fond et dans la forme, et que je ferai droit à sa réclamation.

PREMIER TÉMOIN.

Cet aveu vient un peu tard, Monsieur; pourtant, si vous y joignez des excuses pour les paroles blessantes que vous avez prononcées.

GASTON.

Des excuses...

PREMIER TÉMOIN.

Sans cela, nous croyons inutile...

GASTON, à mi-voix.

Oh! mais c'est trop!.. c'est trop!.. (Renaud tombe assis sur le canapé de droite.)

PREMIER TÉMOIN.

Vous refusez?.. en ce cas...

GASTON.

Attendez!.. attendez!.. (Il va au secrétaire en chancelant et écrit quelques mots.)

GIRARD, bas à Delaunay.

Qu'est-ce que vous dites de ça?

DELAUNAY.

C'est complet!

GASTON, donnant un papier au témoin.

Cela vous suffit-il, Monsieur?

PREMIER TÉMOIN, après avoir lu.

Ces excuses nous étonnent, je l'avoue; mais notre rôle de té-

* Gir. D. premier témoin, Ga. R.

moins nous fait un devoir de nous en réjouir, et nous allons en faire part à notre ami. (Saluant.) Messieurs!.. (Les quatre témoins saluent et sortent.)

GIRARD, à Delaunay, en sortant.

Venez-vous au bois, Delaunay?

DELAUNAY.

Moi?.. je vais me coucher. (Gaston les suit de l'œil en se contenant de son mieux. Dès qu'ils sont partis, il se jette dans les bras de son père en sanglottant.)

GASTON.

Ah! mon père!.. mon père!..

ACTE III.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, puis RENAUD.

(Au lever du rideau, Gaston est assis près de la cheminée, accoudé sur un petit bureau; il pleure. — Près de lui est une lettre ouverte qu'il relit avec des mouvements d'indignation.)

GASTON.

L'insulte! le mépris!.. ne devais-je pas m'attendre à ce qui arrive?.. n'étais-je pas préparé à tout? Je n'ai qu'une réponse à faire à cet insolent billet... il ne m'est plus permis d'hésiter. (Il écrit fiévreusement. Il sonne, le domestique paraît *.) Joseph, vous allez porter à l'instant cette lettre à son adresse. (Il place la lettre dans une enveloppe qu'il cachette; pendant ce jeu de scène, Renaud est entré et a entendu les derniers mots.)

GASTON, au moment de donner la lettre.

Cette lettre partie, tout sera fini pour moi... (Il hésite un moment.) Il le faut, tenez, Joseph... partez, partez vite... (Il se cache la tête dans ses mains. — Renaud s'avance, prend la lettre des mains de Joseph, et lui fait signe de sortir.)

RENAUD.

Pauvre enfant! (Il s'approche de lui doucement.) Des larmes... cette lettre... (Il brise le cachet et lit.) Ta démission! tu donnes ta démission.

GASTON.

Ah! vous avez lu?

RENAUD.

Mais tu n'as donc pas réfléchi que, cette démission acceptée,

* G. J. R.

c'est ta carrière brisée à tout jamais... une carrière glorieuse qui a été le but constant de tous tes efforts, de toute ta vie?..

GASTON.

Oh! j'ai bien pensé à tout cela, mon père; et c'est parce que j'y ai pensé, que ce papier est encore mouillé de mes larmes.

RENAUD.

Mais c'est insensé; et tu n'enverras pas cette lettre!.. Avec le besoin d'activité, la noble ambition qui te possèdent, tu ne saurais vivre oisif, obscur, inutile... Et que ferais-tu? que pourrais-tu faire?.. Tu mourrais d'ennui et de regrets!.. Tu n'enverras pas cette lettre, n'est-ce pas?

GASTON, reprenant la lettre.

Si, mon père, il le faut; car cette lettre n'est qu'une réponse à une autre; à une autre que voici; lisez.

RENAUD, lisant.

« Monsieur, nous considérons votre conduite de tantôt comme « le premier témoignage de votre intention de renoncer à la « carrière des armes... Nous approuvons cette résolution et « nous vous conseillons d'y persévérer; car il ne serait pas juste « que votre entrée dans un régiment obligeât trente hommes « d'honneur à changer de corps ou à déposer leurs épaulettes.

« GIRARD, DELAUNAY. »

GASTON.

Et dix lignes de signatures!...

RENAUD.

Oui, je vois bien.

GASTON.

Croyez-vous encore que je sois le maître de ma volonté?

RENAUD.

Non. Tu es sous le poids d'une fatalité à laquelle il faut céder... mais que vas-tu devenir?

GASTON, d'une voix brisée.

Je... je ne sais pas... je me retirerai auprès de vous en Bretagne... et là je vivrai seul, sans avenir, sans gloire... sans honneur... sans honneur!!! (Sanglottant.) Oh! c'est horrible!...

RENAUD.

Voyons, mon enfant!... un peu de calme!... Tu sais bien que tu es un homme de cœur, toi... et je le sais aussi, moi!... L'estime de toi-même et celle de ton père, n'est-ce donc rien? et puis, cette maudite affaire, elle s'oubliera avec le temps; bientôt tes camarades eux-mêmes ne se souviendront plus...

GASTON.

Oui, lorsqu'ils auront fait la guerre sans moi; et qu'ils me croiront mort de désespoir et de honte.

RENAUD.

Mon fils!...

GASTON.

Tenez, ne parlons plus de cela, mon père; c'est un malheur,... c'est un grand malheur, voilà tout. (Il remonte.)

RENAUD.

Où vas-tu?

GASTON.

Je vais porter cette lettre au ministère.

RENAUD.

Et... ensuite?

GASTON.

Ensuite?... je n'ai rien à faire, moi; j'irai me promener... dans la campagne... enfin, là où je serai sûr de ne rencontrer personne. Adieu, mon père, mon père bien-aimé... adieu! (Il l'embrasse et s'élance rapidement vers la porte.)

RENAUD, l'arrêtant et lui renversant la tête de façon à bien lire dans ses yeux.

Tu vas te tuer!...

GASTON.

Mon père, je vous jure!...

RENAUD.

Tais toi!... ne cherche pas à me tromper!... est-ce que je n'ai pas vu cela à ton visage, à la façon dont tu m'as embrassé?... est-ce que je ne l'ai pas senti à mon cœur qui me l'a dit, qui me l'a crié?

GASTON.

Eh bien! oui, mon père!... car je ne peux plus vivre ainsi!... car désormais la vie serait pour moi un supplice que je ne saurais supporter!...

RENAUD.

Oh! ne dis pas cela!

GASTON.

J'ai vingt ans, e suis riche; j'ai un beau nom, je suis votre fils; je suis brave jusqu'à la témérité... j'avais toutes les ambitions, tous les triomphes, tous les bonheurs permis... Ces brillants avantages, j'en poussais jusqu'à l'excès l'orgueil et la joie... et vous voulez que je vive en y renonçant?... que je vive inutile, ignoré?... que dis-je, ignoré!... que je vive avec la réputation d'un lâche... que je passe pour tel, même aux yeux de celle que j'aimais?... Non, mon père, non; cela est impossible! cela est impossible!

RENAUD, luttant contre son émotion.

Mon fils, je comprends ta douleur, et je ne chercherai pas à la combattre en invoquant ma tendresse pour toi, et celle que tu dois avoir pour ton père; je ne te dirai qu'une chose: ton malheur, ton désespoir, j'en suis la cause, la seule cause; si tu te donnes la mort, ce n'est pas toi qui te tueras, c'est moi qui t'aurai frappé par ta main... Or, tu dois prévoir le châtiment que je réserve au meurtrier de mon fils... Maintenant, mon enfant, tu peux disposer de ta vie, tu es certain d'être vengé!

GASTON.

Oh! ne plus pouvoir vivre! et ne pas pouvoir mourir!

RENAUD, le prenant dans ses bras.

Ah! je savais bien que tu aurais pitié de moi!

GASTON.

Je vous promets de ne pas me tuer, mon père, je vous le jure!

RENAUD.

C'est bien, mon fils, je crois à ta parole, car tu sais que je ne manquerais pas à la mienne. Aussi, je te laisse libre... va, mon enfant, va... (Il remonte vers la gauche. — Lui tendant la main.) Gaston!...

GASTON, il redescend et serre la main de son père.

J'aurai du courage, mon père, j'aurai du courage! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

RENAUD, puis ESTELLE.

RENAUD, seul.

Si la faute a été grande... ah! le châtiment est cruel!... Oh! jeunesse!... jeunesse folle!... imprévoyante et maudite!... Quelqu'un?... Vous, Madame?... vous savez sans doute...

ESTELLE.

Oui, je sais que M. Gaston a envoyé des excuses, et je croyais tout fini.

RENAUD.

En effet... est-ce que...

ESTELLE.

Tout est remis en question!

RENAUD.

Comment?

ESTELLE.

Marianne, qui a toujours l'oreille ouverte, a surpris des demi-mots qui m'ont fait trembler... Il paraît que M. Henri...

RENAUD.

Quoi! il trouve que mon fils n'en a point fait assez?... Ah! ce jeune homme pousse vraiment l'exigence trop loin!...

ESTELLE.

C'est bien ce que je me suis dit aussi; mais n'ayant pu le voir, j'ai voulu vous prévenir de ce qui se passait... afin que vous empêchiez leur entrevue... car, vous savez, les jeunes gens, c'est si irritable... un mot suffit pour...

RENAUD.

Oh! fiez-vous à moi, Madame... je vous promets de faire entendre raison à M. Henri!... car il est temps que tout cela ait un terme!... Il est grand temps!

ESTELLE.

Oh! comme vous avez l'air agité.

RENAUD.

C'est qu'il est incroyable qu'un jeune homme qui a toujours

vécu d'une vie bourgeoise et paisible ne comprenne pas mieux tout ce que la conduite de mon fils lui a coûté d'efforts .. car il n'a cédé qu'à une nécessité impérieuse, croyez-le bien!... et soyez certaine que ce n'est ni la contenance de son adversaire, ni la timidité...

ESTELLE.

Oh! je n'en doute pas... et je suis sûre que la crainte de me compromettre par un scandale...

RENAUD, soudainement.

Ah!!!... Eh bien! Madame, puisque vous avez de lui cette bonne opinion... moi, son père, moi qui ai pour vous la plus profonde estime et le plus grand respect, je vous en supplie, faites-lui savoir que vous appréciez sa conduite et que vous ne le tenez pas pour un lâche.

ESTELLE.

Oh! non, certainement. Mais comment voulez-vous?...

RENAUD.

Quelques lignes... un mot... qu'un père pourrait dicter à sa fille, et que je vous dicterai, moi, moi jadis l'époux d'une honnête femme!

ESTELLE.

Oh! du moment que vous me le conseillez, que vous m'en priez et que vous voulez bien me donner la forme... car, moi, je me connais, quand j'écris, ça va, ça va, ça va!... et je ne sais plus ce que je dis.

RENAUD.

Veuillez écrire... là...

ESTELLE.

Cher Monsieur...

RENAUD, souriant.

Monsieur suffit. (Dictant.) « Je suis bien affligée de ce qui est « arrivé.

ESTELLE, tout en écrivant.

Oh! oui, par exemple!

RENAUD, continuant.

« Car je dois reconnaître que ma...

ESTELLE.

« Légèreté...

RENAUD.

Je ne me permettrais pas...

ESTELLE.

Oh! c'est le mot... d'ailleurs ça y est.

RENAUD.

Soit! « que ma légèreté a pu justifier votre erreur et votre conduite.

ESTELLE.

Oh! assurément.

RENAUD.

« Si nous avons eu tous deux des torts, dans le principe, vous

« avez largement racheté les vôtres, par le sacrifice que vous « avez fait à ma réputation.

ESTELLE.

Oui, certes...

RENAUD.

« Car je ne doute pas que ce ne soit pour moi seule... (Bruit de coulisse.) Quelqu'un! (Écoutant.) Gaston!... oh! qu'il ne puisse pas deviner... venez, là... dans mon cabinet, d'où l'on peut sortir sans passer par ici...

ESTELLE.

Nous en sommes restés à : je ne doute pas que ce ne soit pour moi seule... (Elle sort par la gauche, suivie de Renaud. Au moment où ils disparaissent, Gaston paraît au fond, suivi d'Henri.)

GASTON *.

Monsieur... une pareille insistance... me suivre jusques chez moi.

HENRI, d'une voix presque suppliante.

Je vous le répète, Monsieur, ce n'est pas une querelle que je viens vous faire; vos excuses étaient plus que suffisantes; mais votre conduite est pour moi une énigme et je veux en savoir le mot.

GASTON **.

Mon Dieu, Monsieur, vous êtes libre de supposer tout ce que vous voudrez!

HENRI.

Que voulez-vous que je suppose? qu'en sa qualité d'ami de ma famille, votre père vous a dicté cette conduite?

GASTON.

Peut-être.

HENRI.

Mais on n'obéit pas à de pareils ordres!... Voyons, Monsieur, votre père vous a révélé mon ignorance des armes, et devant une partie aussi inégale, votre générosité...

GASTON.

Et quand cela serait!...

HENRI.

Ah! c'est cela!... je m'en doutais, Monsieur! Ainsi vous m'avez fait grâce? vous avez eu pitié de moi?... et vous avez cru que j'accepterais cette pitié dédaigneuse, d'un homme qui m'a insulté d'abord, mais que j'ai insulté ensuite? Non, Monsieur; je ne ferai jamais de ma faiblesse une égide à mon insolence... et je ne laisserai à personne le droit d'aller proclamer partout qu'il m'a épargné.

* G. H.
** H. G.

Digitized by Google

GASTON.

Mais, enfin... que voulez-vous donc, Monsieur? (Renaud paraît à gauche.)

HENRI.

Ce que je veux? je veux, moi, qui suis maladroit et timide, me battre avec vous qui êtes brave et exercé!... afin qu'on ne puisse pas plus dire de moi que j'ai eu peur de vous, qu'on ne pourra dire de vous que vous avez eu pitié de moi!

GASTON, à part.

Oh! mon Dieu!... (Haut.) Et si je persiste dans ma résolution?

HENRI.

Alors, Monsieur, je dirai partout que ce n'est pas la générosité qui vous a conduit... Je dirai que c'est la peur... (Renaud fait un pas.)

GASTON *.

Peur! moi!... peur!... mais je... je... (Courant à Renaud qu'il aperçoit.) Ah! mon père!... mon père, défends-moi, défends-moi donc!

RENAUD, éclatant.

Monsieur! vous avez insulté mon fils! mon fils qui est brave! mon fils qui n'a peur ni de vous, ni de personne! et vous le savez bien! Pour vous faire tomber à ses pieds, il n'avait qu'un mot à dire; mais ce mot, il ne l'a pas prononcé, parce que ce mot, c'était mon secret, c'était l'honneur d'une morte; ce secret, cet honneur, il y sacrifiait son avenir et son honneur à lui... et voilà que vous tournez à la lâcheté tant de courage et d'abnégation! vous voulez ou le tuer ou qu'il vous tue? Eh bien! Monsieur, tuez-le donc si vous le voulez! car lui il ne veut pas tuer son frère!

HENRI.

Son frère! — Oh! non! non! c'est impossible, et cela n'est pas!...

RENAUD.

Que dites-vous?

HENRI.

Je dis que je ne ferai pas à ma mère l'injure de la croire coupable, quand cela ne m'est pas mille fois prouvé. Et je vous dis, à vous, le colonel Renaud, je vous dis que vous calomniez ma mère, je vous dis que...

RENAUD.

Silence, malheureux!... Et si je commets une lâcheté, souvenez-vous plus tard que c'est vous qui m'y aurez contraint. (Il tire de sa poche la lettre qu'Henri lui a remise le matin.) Lisez, Monsieur!

* H. R. G.

HENRI.

Quoi ! cette lettre que ma mère vous adressait...

RENAUD.

Lisez !...

HENRI, après avoir parcouru la lettre.

Ciel !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GODARD *. Il est pâle et soucieux.

HENRI, l'apercevant.

Mon père ! (Il met vivement la lettre dans sa poche.)

GODARD, à part.

Ah ?...

HENRI.

Ah ! c'est vous, mon père !

GODARD.

Oui... c'est moi...

RENAUD.

Par quel hasard ?...

GODARD.

Ce n'est pas le hasard qui m'amène. (Apercevant Gaston.) Ah ! vous voilà, Monsieur; vous pouvez vous vanter de faire parler de vous aujourd'hui.

GASTON.

Moi ? je ne comprends pas.

GODARD.

Je me trouvais par ministère de la Guerre, quand on y a reçu votre démission, que, par parenthèse, on n'a pas acceptée, et dont on m'a appris le motif. (Mouvement des trois autres.) Oui, une lettre de vos camarades, à la suite des excuses que vous avez faites à mon fils. Ce différend, j'en ignore la cause, et elle m'importe peu ; mais, ce qui m'étonne, c'est la façon dont s'est dénouée cette affaire.

HENRI.

Mon Dieu ! mon père, dans un café j'ai eu une petite discussion avec M. Gaston... et...

GODARD.

Oui, et lui, dont on m'a parlé dans les bureaux comme d'un garçon aussi brave que querelleur et obstiné, il t'a fait tout naturellement des excuses, à toi, qui dit-on l'avais provoqué. Oh ! c'est assurément très-vraisemblable.

HENRI.

M. Gaston a reconnu ses torts, et...

GODARD.

On m'a assuré que M. Gaston ne reconnaissait jamais ces choses-là.

* H. God. R. Gas.

RENAUD.

Il ignorait d'abord que M. Henri fut...

GODARD.

Fut...

RENAUD.

Ton fils...

GODARD.

Ah ! oui !...

RENAUD.

Et quand il l'a su... quand il a appris la vieille amitié qui nous unit...

GODARD.

C'est singulier. On ne m'a nullement représenté Monsieur sous cet aspect sentimental.

HENRI.

Et puis, si M. Gaston est un peu vif, il est généreux... Et quand, après avoir appris mon ignorance en fait d'escrime, on lui a dit toute la tendresse que nous avons l'un pour l'autre, car je t'aime bien, moi, va !... mon bon, mon excellent père... Et tu m'aimes bien aussi, n'est-ce pas ?

GODARD.

Oui, oui... continue.

HENRI.

Alors, il a été ému, touché...

GODARD.

Au point de te faire des excuses... Et toi, qui ne manques pas de fierté non plus, tu as accepté avec joie cette superbe générosité.

HENRI.

Je t'aime tant, qu'en songeant à l'issue probable de ce combat...

GODARD.

Assez ! Assez de ruses et de mensonges inadmissibles !...

HENRI.

Que voulez-vous dire ?

GODARD.

Je veux dire qu'en raisonnant de sang-froid cette affaire et en faisant appel au passé, j'ai trouvé, moi, une cause bien plus simple et bien plus... naturelle à cet étrange dénoûment. Est-ce que tu ne devines pas un peu ma pensée, Renaud ! mon... vieil ami ? (Il l'amène sur le devant du théâtre.)

RENAUD, à part.

Quel supplice !

GODARD, à mi-voix.

Tu ne réponds pas. Alors je veux te faire part, à toi, à toi seul, de mes petites suppositions. Autrefois, le bruit courait

dans Péronne, je te l'ai déjà dit, que le lieutenant Renaud, qui certes était pour moi un bon et tendre ami, était encore plus l'ami de ma femme que le mien. Je n'ai pas voulu croire à tant de duplicité et d'infamie...

RENAUD.

Ah! ces expressions...

GODARD.

Trouves-en de plus justes?... Est-ce que l'homme qui abuse de l'amitié et de la confiance de son ami pour le tromper plus à son aise, n'est pas un fourbe et un infâme?... c'est incontestable, n'est-ce pas. Je continue donc. Ces propos, je les ai méprisés jadis, et je les méprisais encore il n'y a qu'une heure; mais en sortant du ministère, je me creusais la tête chez moi pour tâcher de m'expliquer la conduite de monsieur de Villiers, quand un mot imprudent, échappé à ma vieille servante, a été pour moi un coup de foudre et un trait de lumière; je lui manifestais mes craintes au sujet de cette affaire, que je ne pouvais croire terminée ainsi... « Soyez donc tranquille, dit Marianne, du moment que monsieur Renaud connaît la chose, il n'y a pas de danger. » Je voulus lui faire expliquer sa pensée plus clairement, tout fut inutile... Mais son trouble, ses efforts pour reprendre ou motiver ses paroles, vinrent confirmer un premier soupçon. (Haut.) Alors, je suis venu, dans l'espoir qu'un mot de vous suffirait à le détruire... ce mot, je l'ai vainement épié... au lieu d'un motif sérieux, plausible, je n'ai rencontré que de vains prétextes... des visages embarrassés, contraints, des raisons puériles, impossibles; enfin, quand je suis entré, mon f... Henri a caché vivement un papier... ce papier, c'est la cause véritable de ce qui s'est passé, c'est la preuve qui doit faire de mes soupçons une réalité, c'est votre secret à tous... et ce secret, il me le faut, je le veux! Henri! donne-moi ce papier...

RENAUD, avec détermination.

Tu veux la vérité? eh bien, tu vas la savoir!

GASTON.

Mon père!

HENRI.

Monsieur!

ESTELLE, entrant de gauche, à Renaud *.

Pardon, Monsieur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ESTELLE.

GODARD, s'arrêtant stupéfait.

Ma femme ici!

* H. E. God. R. Gas.

ESTELLE.

C'est à moi de répondre à mon mari.

GASTON ET HENRI.

Elle!

RENAUD.

Que va-t-elle dire?

ESTELLE.

Merci, monsieur Henri, merci des efforts que vous avez faits pour défendre mon secret.

TOUS, étonnés.

Son secret?

ESTELLE.

Mais la lutte ne saurait durer plus longtemps. Cette lettre, donnez-la moi.

HENRI.

Mais...

ESTELLE, bas.

Au nom de votre mère! donnez-la moi, Monsieur. (Elle prend la lettre d'une main, la fait passer derrière son mouchoir, et en donne une autre à Godard.)

GODARD.

Hein! votre écriture! (Étonnement des autres.) « A Monsieur Gaston de Villiers.

ESTELLE.

Lisez.

GODARD, lisant.

« Monsieur, je suis bien affligée de ce qui est arrivé. Car je « dois reconnaître que ma légèreté a pu justifier votre erreur « et votre conduite... » Que signifie?

ESTELLE.

La femme qui s'est si follement compromise chez madame de Varennes, c'était moi, mon ami; et j'avais écrit cette lettre à monsieur Gaston pour le remercier d'avoir sacrifié son amour-propre au soin de ma réputation.

GODARD.

Quoi! c'est pour cela?...

ESTELLE.

Et tu comprends que Monsieur ne pouvait te dire la cause de sa générosité, sans dénoncer la coupable.

GODARD, dont le front s'éclaircit de plus en plus.

En effet!.. c'est une raison, ça!.. Elle n'est pas très-agréable pour moi... mais enfin, c'en est une!

ESTELLE.

Quant à M. Henri, ce secret n'était pas le sien; et, d'ailleurs, il aurait craint de t'affliger.

GODARD *.

Moi, affligé! quand je me croyais à la veille de perdre mon

* H. God. E. R. Gas.

fils!.. mais plutôt que d'essuyer un pareil chagrin, j'aurais mieux aimé te voir distribuer douze douzaines de mouchoirs à douze douzaines de sous-lieutenants! Des mouchoirs! on en retrouve chez les lingères.

RENAUD, bas à Estelle.

Ah! Madame, soyez bénie pour votre heureuse inspiration!.. cette lettre fatale...

ESTELLE, la jetant au feu.

Ne compromettra plus personne.

HENRI, s'avançant vers Gaston.

Monsieur, je vous prie, à votre tour, de vouloir bien me pardonner ce que j'ai pu vous dire de blessant... Croyez que je vous saurai un gré éternel... de la façon dont vous avez agi.

GASTON *, bas.

Nos mains sont deux fois faites pour se serrer, Monsieur. (Haut.) J'espère qu'à mon retour, vous me tendrez la vôtre, comme je vous tends la mienne en partant.

RENAUD **.

Que veux-tu dire?

GASTON.

Puisqu'on n'accepte pas ma démission, je pars pour l'armée, mon père.

RENAUD, avec joie.

Oui, je comprends; tu changeras de régiment, et de cette façon...

GASTON.

Non, mon père.

RENAUD.

Mais alors, tu veux donc faire oublier par dix duels?.. oui, je comprends! mais il n'y a pas que ce moyen de prouver son courage, Gaston!.. Tu te feras pardonner d'avoir fait ici ton devoir d'honnête homme en faisant encore mieux là-bas ton devoir de soldat!.. S'il y a un poste plus périlleux que les autres, tu le demanderas!.. si, pour donner l'exemple, il faut marcher à une mort presque certaine... nous irons.

GASTON.

Que dis-tu?

RENAUD.

Je dis que je ne sens plus ma blessure; je dis que tu reviendras honoré de tous... ou que nous ne reviendrons pas!..

GODARD, à lui-même.

Pauvre garçon! il part!.. (A Estelle.) Ce que c'est pourtant qu'une étourderie de jeune femme... Ah! comme je te gronderais si...

* E. God. R. H. Gas.
** E. God. H. R. Gas.

Digitized by Google